

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 10.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 MARS 1860

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

37 - 38

Pour écrire la biographie d'Hindelang, nous avons un peu anticipé sur les événements. Revenons au commencement du dernier chapitre de notre ouvrage—le chapitre de l'expiation.—Nous avons montré Colborne et ses farouches soldats parcourant les paroisses situées au sud du Saint-Laurent, brûlant les maisons et les granges des patriotes, maltraitant les femmes et les enfants, faisant prisonniers tous ceux dont ils soupçonnaient de loyauté et revenant en triomphateurs à Montréal au milieu des acclamations enthousiastes des bureaucrates.

Bien différente fut la réception faite aux patriotes prisonniers que tous les jours depuis le trois novembre jusqu'à la fin de ce mois on amena de la campagne à la ville par escouades de dix à trente. Ces braves gens, des hommes respectables en général, l'élite de la population—étaient accueillis par des vociférations, des menaces de mort d'une populace enragée que la force armée était obligée de contenir pour l'empêcher de se porter à des voies de fait.

Il y avait trois bâtisses servant de prisons : une à la Pointe-à-Callières près du couvent des Sœurs Grises, était une espèce de hangar malpropre, froid, où l'air était insupportable ; une autre—l'ancienne prison—était situé sur la place Jacques Cartier, à peu près à l'endroit où se trouve maintenant le Palais de Justice, et la troisième était la nouvelle prison au Pied-du-Courant où presque tous les prisonniers furent transportés après un certain temps. On en mit une centaine dans les cachots et on plaça les deux à trois cents autres dans les étages supérieurs de la prison.

Dans les commencements les prisonniers furent traités durement, ils souffrirent du froid, et le pain—leur seule nourriture—était peu abondant. Plus tard

on adoucit le régime, on leur permit de se voir et de se parler dans les corridors, de recevoir leurs parents et leurs amis et d'en accepter des secours. Quelques personnes charitables, s'intéressant au sort de ceux qui n'avaient personne pour les soulager, allaient de porte en porte dans la ville demander pour eux des vivres, du linge et de l'argent qu'elles leur portaient. Il en est deux surtout qui méritent une mention spéciale et que les prisonniers de 1838 n'ont jamais oubliées :—Madame Gamelin, qui devint plus tard fondatrice de la Providence, et madame Gauvin, mère du Dr Gauvin qui prit part aux événements de 1837 et fut un des membres les plus actifs de l'association des *Fils de la liberté*.

Le shérif, à cette époque, était M. de St Ours. M. A.-M. Delisle, qui vient de mourir, était greffier de la Couronne, M. Leclerc, magistrat, M. Wand, géôlier, et le vieux Dr Arnoldi, médecin de la prison. On n'a jamais pardonné aux Canadiens-français qui se trouvèrent obligés par leurs positions de sévir contre leurs compatriotes. Il n'y a pas de doute qu'il y eut alors, ainsi qu'il arrive toujours en temps de révolution, des délations, des lâches ou des traîtres, mais on s'accorde à dire qu'à moins de renoncer à leurs charges, ceux que nous venons de nommer ne pouvaient agir autrement qu'ils n'ont fait. Mais si on ne doit pas trop les blâmer, on peut les plaindre d'avoir été obligés de remplir des devoirs si pénibles. Ajoutons que plusieurs, M. Leclerc en particulier, profitèrent de leur position pour favoriser en certaines circonstances les patriotes, que souvent ils fermèrent les yeux pour ne point voir ce qui se passait et qu'ils firent ce que des anglais n'auraient point fait. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet, de parler plus tard des fonctionnaires, des juges, de Mgr Lartigue et des prêtres, de tous ceux en général auxquels leur position imposait des devoirs difficiles à remplir.

Le mois de novembre 1838 fut triste pour les pauvres prisonniers. Ils ne savaient pas ce qu'ils allaient devenir, mais les cris de morts qui retentissaient partout, les écrits sanguinaires des journaux anglais, l'organisation et les préparatifs de la cour martiale, les sinistres proclamations de Colborne faisaient assez prévoir le sort qui leur était réservé. A ces angoisses venait se joindre la pensée de leurs demeures incendiées, de leurs propriétés détruites, de leurs femmes et de leurs enfants sans pain, sans abri, sans protection. Et ces pauvres femmes, ces enfants infortunés naguère si heureux, aujourd'hui errants sur les chemins publics, mendiant un asile et du pain ! Combien leur situation était lamentable ! On vit de ces femmes dévouées partir de quinze ou vingt lieues par des temps et des chemins affreux, arriver à la prison, attendre des heures à la porte, essuyer tous les affronts, pour voir leurs maris un instant, connaître leurs besoins et leur donner le peu d'argent ou de hardes qu'elles avaient obtenues de la charité publique. Les entrevues étaient tristes, la séparation cruelle.—On n'était jamais sûr de se revoir. Ceux qui ont assisté à ces scènes ne peuvent en parler encore sans être profondément émus.

Mais continuons le récit des événements.

Nous avons dit que la loi martiale avait été proclamée le quatre novembre. Le

huit, Colborne lançait une proclamation suspendant l'opération de la loi relative au *writ d'Habeas Corpus* ; le vingt-sept, il constituait la cour martiale et nommait les avocats chargés de représenter la Couronne, et le vingt-huit les procès commençaient.

La cour martiale était présidée par le major général Clitherow et se composait de quinze des principaux officiers des régiments anglais venus dans le pays pour combattre l'insurrection. Il y avait parmi eux des jeunes gens peu en état d'apprécier la gravité de leurs devoirs et la responsabilité de leur position. Leur conduite pendant les procès, leur attitude insolente ou ironique, et leurs cruelles plaisanteries montrèrent qu'ils n'avaient pas plus de cœur que d'intelligence. On assure que plusieurs s'amuserent à faire au crayon, sur des morceaux de papier qu'ils se passaient en riant, des échafauds où l'on voyait suspendus à des cordes, les malheureux qui subissaient leurs procès devant eux.

Les avocats de la Couronne ou les juges-avocats, ainsi qu'on les désignait, étaient l'hon. Dominique Mondelet (un Canadien-français !), Charles Dewey Day (devenu le juge Day) et le capitaine Edward Muller, un officier anglais.

Voici les noms des patriotes qui furent appelés les premiers à comparaître devant ce tribunal :—Joseph-Narcisse Cardinal, notaire ; Joseph Duquette, étudiant en loi ; Joseph L'Ecuyer, cultivateur ; Jean-Louis Thibert, cultivateur ; Joseph Guimond, cultivateur ; Léon Guérin dit Dusault autrement appelé Blanc Dusault, cultivateur ; Edouard Thérien, cultivateur ; Antoine Côté, cultivateur ; François-Maurice Lepailleur, huissier de la cour du banc du roi ; Louis Lesiège autrement appelé Louis Lesage dit Laviolette,—tous de la paroisse de Châteauguay, et Léon ou Léandre Ducharme, de Montréal.

L.-O. DAVID.

## SEMAINE PARLEMENTAIRE

Le comité de la frontière nord-ouest d'Ontario, constitué à la suite du vote sur la motion de M. Dawson, a commencé ses travaux la semaine dernière. Cette question, d'un intérêt prédominant, a presque monopolisé l'attention du public parlementaire et de la presse pendant les quelques jours qui ont suivi le débat. Ce n'est qu'un intermède, et le rapport du comité, qu'on attend avec une vive curiosité, sera probablement le signal d'une reprise de la discussion sur une autre gamme. La sentence arbitrale sera selon toute vraisemblance mise de côté, et le dossier de la cause refait à neuf pour être soumis aux Chambres, qui prononceront. Le tribunal des trois arbitres, qui a rendu le jugement qu'il s'agit de rejeter, avait été créé par le gouvernement Mackenzie, d'accord avec le gouvernement Mowat, en vertu d'un simple arrêté du Conseil, sans l'autorisation du parlement. On le considère, pour cette raison, comme entaché d'irrégularité, et la sentence qu'il a rendue comme participant à ce vice d'origine. Le comité a pour mission de faire table rase et de remettre la cause entre les mains de ceux que les auteurs de la motion regardent comme les seuls arbitres et juges compétents, les représentants du peuple.

Il se compose de onze membres, dont trois d'Ontario. M. Dawson est l'un des trois. Les partisans de la souveraineté d'Ontario, comme MM. Mills, Blake et Casey, ne fondent guère d'espérances sur ce comité, qui n'abondera pas dans le sens de leurs prétentions comme la commission des trois arbitres. Celle-ci leur avait fait la part bien belle, et ce n'est pas sans un vif désappointement qu'ils voient détruire son œuvre. Elle avait reculé les limites du Haut-Canada jusqu'à la James' Bay, donnant à nos voisins des ports de mer au 55e de latitude. M. Dawson et ses amis trouvent que c'est beaucoup trop, que c'est ridicule, et de plus, que ce présent n'est pas dû, en justice, à leur province. L'honorable M. MacDougall a déclaré d'ailleurs que le territoire en question n'en valait pas la peine. C'est un pays aride, stérile, désolé, inutile. M. Dawson est d'avis que la province d'Ontario devrait finir à la rivière des Français et au lac Nipissing, et qu'on devrait constituer une province nouvelle au-delà de cette limite, sur la côte nord-ouest du lac Huron et du lac Supérieur. De fait, cette manière de voir est conforme à la configuration géographique. La nature a donné pour frontière naturelle au Haut-Canada l'enceinte bornée par les trois grands lacs qui le laignent et par la rivière Ottawa, qui en font une véritable presqu'île. La rivière des Français et le lac Nipissing complètent presque l'île elle-même. L'île du député d'Algoma ne peut porter, toutefois, que sur un plan de division de la province supérieure, car les limites réelles de celle-ci s'étendent au nord beaucoup plus loin que la rivière des Français, puisqu'elles constituent les limites de l'ancienne Confédération elle-même au nord. Or, en 1869, avant l'acquisition des territoires de la compagnie de la Baie-d'Hudson, la frontière nord-ouest du Canada était supposée placée à la hauteur des terres entre le bassin de la Baie-d'Hudson et celui du Saint-Laurent et de ses lacs. Du reste, cette ligne n'a jamais été déterminée. Avant la cession du Canada à l'Angleterre, le gouvernement français et le gouvernement anglais avaient chargé des commissions spéciales de faire la délimitation. Mais ces commissions ne purent jamais s'entendre. La commission anglaise poussait trop au nord et la commission française trop au sud. Celle-ci, chargée de protéger les intérêts des colons de la Nouvelle-France, voulait englober toute la James' Bay et réclamaient l'Angleterre à une lisière de cent cinquante mille sur les bords de la Baie-d'Hudson proprement dite. Cette vue optimiste a été agréée par les trois arbitres de 1878 et endossée par tous les chauvins du Haut-Canada, qui sont forcés maintenant, à leur grand regret, d'en rabattre.

Les autres provinces sont indirectement intéressées à la solution de la difficulté. Il leur importe, en vue de l'équilibre interprovincial, qu'Ontario ne s'agrandisse pas outre mesure. Et la province de Québec, comme voisine immédiate et comme ancienne rivale devenue simple émule, est plus intéressée que les autres. Aussi, a-t-on reproché aux libéraux du Bas-Canada, qui ont voté comme un seul homme contre la motion Dawson, d'avoir encouragé les prétentions des Haut-Canadiens, déjà trop accapareurs. A un autre point de vue, cependant, on peut considérer que le groupe libéral a rendu service, sans en avoir l'air,

en prenant le rôle qu'il a joué dans cette circonstance. L'union de la députation bas-canadienne aurait eu l'effet d'affaiblir la position des conservateurs haut-canadiens, et peut-être de provoquer l'union de toute la députation ontarienne contre la motion. Il vaut mieux que le débat reste dégagé de toute teinte sectionnelle et qu'il ait pris la tournure d'un débat de parti sur le terrain politique.

Quant au plan de M. Dawson, relativement à la création d'une nouvelle province au nord-ouest d'Ontario, il faudrait y penser à deux fois. Il serait bon d'attendre que cette région soit capable de soutenir par elle-même une machine gouvernementale. En attendant, il est inutile de modifier l'état de choses, et il ne vaudrait guère la peine d'enlever les charges de son administration à la province d'Ontario pour les donner au gouvernement fédéral, qui a bien assez de provinces nécessitées à ses crochets comme cela. Il n'y a pas de doute, cependant, que l'on sera obligé avant peu d'organiser un nouveau gouvernement territorial de ce côté.

Lundi, mardi, mercredi, séances d'importance moindre, offrant peu d'attrait pour la galerie, qui proteste à sa manière, par ses rangs éclaircis. La galerie est un baromètre sûr, pour juger du caractère des débats. Toute la journée de mardi a été prise par une discussion oiseuse à propos de l'accusation portée contre M. John Macdonnell, de Toronto, coupable d'avoir insulté l'hon. M. Huntington en pleine séance, à la dernière session. M. Macdonnell avait été sommé de comparaître devant la Chambre ce jour-là. La position d'un accusé, à la barre de la Chambre, prête toujours au comique. Celui de l'autre jour s'en tira avec une désinvolture prodigieuse. Il fut libéré après avoir fait apologie pour sa conduite inconvenante et laissa la chambre qui continua après son départ de se quereller à son sujet. On eût dit qu'il était venu à seule fin de jeter un brandon de discorde dans l'assemblée.

Le second vote a été pris mercredi, le 25, sur le bill de M. Bolduc pour fixer à \$300 le dépôt en argent que font les candidats aux élections, et attribuer, dans certains cas, au candidat vainqueur une partie du dépôt fait par le candidat vaincu. Le malheureux projet de loi fut arrêté à la seconde lecture, et rejeté par une majorité de deux voix seulement. Avec un peu plus d'organisation, M. Bolduc l'aurait fait passer. Il lui eût suffi de bien s'entendre avec ses amis, dont plusieurs étaient absents lors du vote.

Le sort de la loi de banqueroute est bien scellé, la décision de la Chambre est connue d'avance, et il ne restera qu'à attendre la ratification du Sénat, qui sera vraisemblablement accordée cette fois.

Ce point de législation commerciale réglé, viendra le bill du gouvernement au sujet du système de banque. On ignore encore quelle sera la portée de cette mesure. Va-t-on enlever aux banques le droit d'émission, pour restreindre leurs opérations à ce qui concerne les dépôts et l'escompte? Dans ce cas, il faudra créer une banque nationale, et la banque de Montréal serait désignée d'avance pour cet objet. Ou bien, va-t-on se borner à exiger des institutions de crédit un dépôt officiel plus élevé. Le gouvernement a pour se guider l'exemple des grands pays avec lesquels nous sommes en rapports, les Etats-Unis, l'Angleterre, la France. Il faudrait se garder de changements trop radicaux, de peur de causer une nouvelle commotion dans notre monde commercial et financier.

Le bill de M. Girouard, pour permettre les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs, a fait sensation. Il a soulevé aussi des questions graves. D'abord, le parlement fédéral a-t-il juridiction sur cette matière, qui est du ressort de la législation civile? Il est vrai qu'il contrôle les affaires de divorce, mais ce qui concerne la célébration et les effets du mariage est laissé aux législatures locales. Il semble y avoir conflit de pouvoirs entre les deux corps législatifs à ce sujet, et le bill de M. Gi-

rouard aura peut-être pour résultat de faire décider ce point. Le code civil n'autorise pas le mariage entre beau-frère et belle-sœur, et il se trouve ainsi placé en travers de la loi ecclésiastique qui permet occasionnellement ces sortes d'unions. C'est une irrégularité, et il serait à désirer que la loi civile fut mise en conformité avec la loi canonique. Mais pourquoi ne pas s'adresser pour cela à la législature locale au lieu de recourir au parlement fédéral? En Angleterre, les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs sont interdits. A huit reprises différentes, la Chambre des Communes a voulu lever l'interdiction, mais la Chambre des Lords s'y est chaque fois opposée, en dépit de l'intervention même du prince de Galles.

La Cour Suprême a eu les honneurs de la séance de jeudi. Le vote a été pris après onze heures, le soir. Vingt-neuf députés seulement se sont prononcés pour l'abolition de ce tribunal. Mais, parmi ceux qui ont voté le renvoi à six mois, un bon nombre n'ont agi ainsi que parce que le gouvernement avait promis de proposer l'année prochaine une mesure à l'effet de modifier la constitution de la Cour Suprême. La question est ainsi remise à la prochaine session.

A. GÉLINAS.

### TEXICOLOGIE COMPARÉE

Laquelle est à la fois plus souple et plus compliquée, de la langue française ou de la langue anglaise? Notre ami et voisin du *Canadian Illustrated News* posait récemment cette question, et donnait la réponse, qu'il faisait favorable à l'anglais, tout en concédant que le français est plus harmonieux et plus élégant. La démonstration était basée sur le *quatrain* bien connu du *Cordier cordant*, et sur le trait suivant, qui date, à ce qu'il paraît, du 17<sup>e</sup> siècle.

Un savant linguiste anglais, professeur à Oxford, et un professeur français se trouvaient un jour en présence et discutaient sur la richesse et les difficultés de chacune des deux langues.

Le Français, exaltant le mérite de sa langue, mit son interlocuteur au défi de rendre dans l'idiome britannique les quatre vers :

Quand un cordier cordant veut corder une corde,  
De la corde à corder trois cordons il accorde,  
Mais si l'un des cordons de la corde décorde,  
Le cordon décordant fait décorde la corde.

Le défi est aussitôt relevé et brillamment, par le *quatrain* suivant, qui est la traduction exacte du précédent :

When a twister a-twisting, will twist him a  
For the twisting of his twist he three times doth  
Bat if one of the twines of the twist do untwist;  
The twine that untwisteth untwisted the twist.

Puis l'Anglais, à son tour, poursuit le jeu, et défie son adversaire de rendre en français les deux strophes qui suivent et qui sont la continuation de la première :

Untwisting the twine that untwisted between  
He twirls with his twister the two in a twine,  
Then, twice having twisted the twines of the  
He twisteth the twine he has twisted, in twine.

The twain, that intertwining before in the twine,  
As twine were entwined, he doth now entwine;  
Twixt the twain intertwining, a twine more  
He, twirling his twister, makes a twist of the

A cette phase du combat, le Français se déclare incapable de répondre au défi et s'avoue vaincu. L'Anglais triomphe en conséquence et proclame la supériorité de sa langue maternelle (the copious flexibility of our wonderful and unparalleled language.)

Notre confrère du *Canadian Illustrated News* ne demande pas mieux que de s'associer à ce triomphe, et il chante victoire sur un ton quelque peu provocateur, se tenant assuré que personne n'osera tenter l'aventure après son savant français et à deux siècles de distance.

Il a paru plaisant à l'un de nos amis, d'essayer de relever le gant et de remplir la tâche si facilement abandonnée par le

professeur du 17<sup>e</sup> siècle, avant d'accepter le verdict du *News*. Il est arrivé, sans beaucoup de peine, à trouver la traduction suivante, qui répond aux dernières strophes, et dont le lecteur jugera :

Lors le cordier, étant le cordon qui décorde,  
Du reste décordé, qu'il veut retordre en corde,  
Tortille tour à tour deux cordons, les accorde,  
Et des deux, accordés, corde encore une corde.

Les deux cordons qu'il a, quand il cordait la  
Accordés, le cordier à présent les décorde ;  
Entre eux un tiers corlon, en tordant, il encorde ;  
Il tortille, tortille et recorde sa corde !  
FRED. NEAU.

Le linguiste anglais, après l'exécution de son tour de force, avait traduit ses trois quatrains en latin, voulant ajouter une seconde victoire à la première. Il découvrit ainsi qu'il fallait pour rendre ces quelques idées en latin cent quarante-quatre mots, contre cent-neuf seulement en anglais. Eh ! bien si le texte anglais est supérieur à la traduction latine, sur ce point, la traduction française de notre ami Fred Neau dépasse l'un et l'autre puisqu'elle ne contient pas cent mots.

A présent, notre ami, qui croit, à tort ou à raison, avoir répondu victorieusement au défi et vengé l'honneur de notre langue, a voulu prendre à son tour le rôle de provocateur. Il nous propose de soumettre à notre voisin la phrase qui suit (cette fois, c'est de la prose,) avec prière de la rendre en anglais, si faire ce peut. Nous croyons devoir satisfaire à sa demande. Voici la pièce de ce nouveau défi, que nous signalons au *Canadian Illustrated News*, à qui elle fournira peut-être l'occasion de faire briller une fois de plus la fécondité de ressources de la langue anglaise :

Le coup d'état de MacMahon, qu'on l'appelle coup d'autorité, coup de force, coup d'audace ou coup de tête, fut à coup sûr un coup de théâtre, un coup d'éclat, qui aurait pu être un coup de maître, mais qui, par un manque de coup d'œil, ne fut qu'un coup manqué.

### ÉCHOS

Une coquille monstre à signaler dans *L'Opinion Publique* de la semaine dernière.

Première page, 3<sup>e</sup> colonne, en bas : *Sa Majesté pour sa majorité*. Ce n'est pas du tout la même chose. On voit cela d'ici.

Un correspondant qui signe *Armorial* et qui a la prétention d'être *compétent*, publie une tartine dans le *Canadien* à propos du mot *écuyer*. Ce correspondant n'entend pas le premier mot du sujet qu'il se mêle de traiter, en dépit de ses affirmations, qu'il a la modestie de proclamer d'avance *concluantes*. Nous avons expliqué, avant lui, que le titre d'écuyer est un titre anglais, auquel peu de personnes ont droit dans les colonies, mais qui n'a rien d'un *contre-sens* comme veut bien le dire notre savant, qui se fait illusion s'il se croit de force à relever la thèse abattue de M. Tardivel.

Après la guerre de 1870-71, les Français s'étaient promis d'apprendre la géographie, qu'on leur avait reproché d'ignorer. Ont-ils tenu cette promesse? Peut-être, mais cela n'y paraît guère si l'on en juge par les erreurs grossières dans lesquelles tombent encore assez fréquemment leurs écrivains lorsqu'ils parlent des pays étrangers. Croirait-on, par exemple, que M. Alexandre Dumas, au cours de l'ouvrage qu'il vient de publier sur le divorce, dit que la population des Etats-Unis est de quatre-vingt millions d'âmes, soit le double du chiffre réel. C'est à peine si l'Amérique toute entière compte quatre-vingt millions d'habitants. La faute serait peut-être pardonnable s'il s'agissait d'un pays de peu d'importance, de quelque petite république perdue, mais il s'agit d'une nation aussi connue que les Etats-Unis : c'est impardonnable. Cela prouve qu'il ne faut pas de toute nécessité savoir l'histoire contemporaine pour être *académicien*, et qu'en France la géographie

n'est pas une science absolument requise chez ceux qui veulent se faire proclamer savants.

M. Tardivel relève avec un bonheur visible un anglicisme qu'il a trouvé dans notre article à son adresse. Mon Dieu ! cela nous est bien égal. En cherchant mieux, notre aristarque aurait pu en découvrir davantage probablement. Nous n'avons aucune espèce de prétention à cet égard, et nous comprenons que nous n'aurions pas le droit d'en avoir. Ce sentiment nous porte à voir les peccadilles des autres avec indulgence, et nous empêchera toujours de nous attribuer le rôle de censeur dont s'est affublé notre confrère. La toxicologie est une science, la science des mots. Pour la posséder à fond, parfaitement, il faut avoir fait d'autres études que celles que nous avons faites, M. Tardivel et nous. Bien téméraire serait le journaliste qui voudrait enseigner cette science sans l'avoir approfondie. Il s'exposerait à faire des fous à la façon du critique improvisé du *Canadien*.

M. Tardivel veut s'élever un piédestal dans le *Canadien*. Il commence comme suit sa dernière chronique :

Dans les prairies de l'Ouest on voit souvent des incendies, allumés par la main d'un voyageur inconnu, éclater tout à coup, grandir avec la rapidité de l'éclair et balayer en quelques instants de vastes étendues de territoire. Aurais-je, par hasard, moi, voyageur inconnu dans le monde des lettres, laissé tomber une étincelle l'où jaillira le feu qui doit dévorer toutes les mauvaises herbes de notre rhétorique ! Que je serais heureux d'en avoir la certitude, dussé-je, comme le chasseur des plaines, périr dans les flammes que j'aurais moi-même soufflées.

Si je parle de périr, c'est que je vois M. Gélinau acharné à ma perte. Loin de m'aider à alimenter le feu purificateur, il cherche à me pousser dans les flammes.

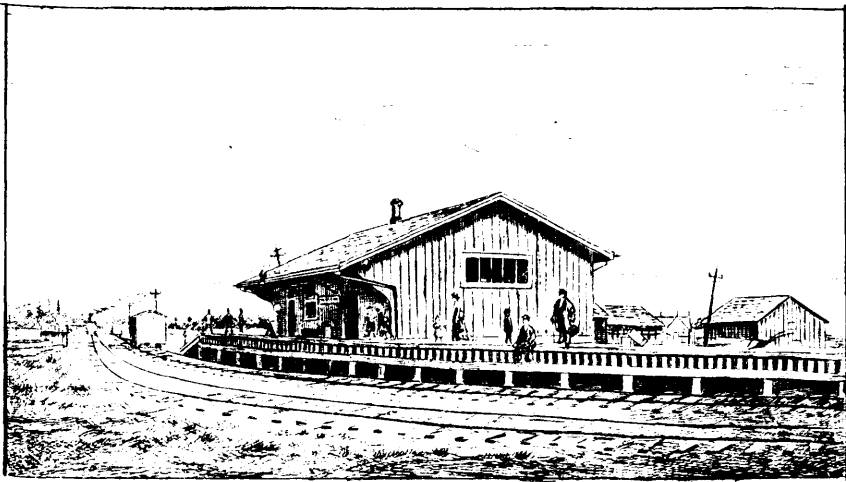
L'Aristarque québécois semble convaincu qu'il a fait une découverte, et que la plaie de l'anglicisme n'a jamais été dénoncée avant lui. Tout cela n'est que simulé. M. Tardivel a eu des prédécesseurs (sans compter M. Bibeau, qui ne compte pas.) A preuve, c'est qu'il les a plagiés. Ce qu'il y a de vrai dans ses critiques vient d'eux, ce qu'il y a de faux vient de lui. Le répertoire de sa brochure est puisé en grande partie dans un petit dictionnaire d'anglicismes, publié il y a quinze ans par M. Gingras, du bureau des traducteurs français de la Chambre des Communes. M. Tardivel s'est bien gardé de donner crédit à celui qu'il a pillé. Il a préféré s'attribuer tout le mérite. A l'en croire, il a joué le rôle de l'éclair, du coup de foudre, qui fait éclater l'incendie. Le critique est aussi généreux que modeste.

Nous lisons dans la *Patrie* :

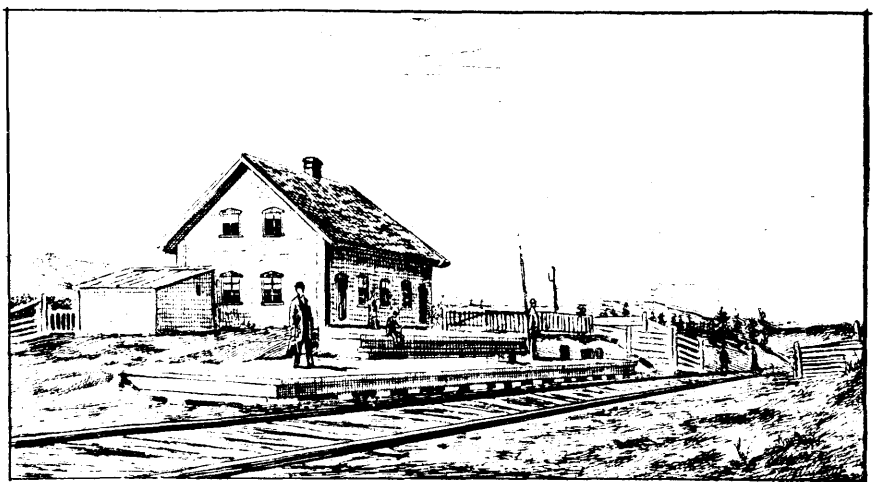
M. Gélinau tient au titre d'écuyer, ou plutôt il veut perpétuer chez nous l'usage de ce titre ridicule. Soit, chacun ses faiblesses. Mais ce que je voudrais, moi, qui ai en horreur cette absurde traduction du mot *esquire*, qui lui-même ne devrait plus se trouver que dans les comédies, c'est que personne ne se fâchât lorsque je les appelle simplement *monsieur*, comme le président de la République française.

Mais, confrère, nous ne tenons pas plus que de raison au titre d'écuyer. Nous lui reconnaissons la valeur que lui reconnaît l'étiquette anglaise, rien de plus. Quant au ridicule qu'on voudrait attacher au mot lui-même, nous ne pouvons en comprendre la raison. Certaines personnes semblent croire qu'il comporte une signification peu noble, comme si écuyer venait d'écurie, de la même façon que chevalier vient de cheval. La *Patrie* a rapporté à ce sujet une curieuse histoire d'un monsieur belge, dont le fils avait épousé une Canadienne, et qui, voyant au contrat plusieurs signatures suivies du titre écuyer, éprouva un sentiment de mécontentement, et demanda à l'époux s'il n'y avait que des *palefreniers* dans la famille de sa femme. L'histoire a tous les signes d'une histoire apocryphe.

Écuyer ne signifie pas plus palefrenier, que chevalier ne signifie *jockey*. Ce mot vient d'*écu*, non d'*écurie*. L'écuyer était un gentilhomme qui combattait en tenant



VUE DE WOODBRIDGE, ONT.



VUE DE MÉTIS



L'OPÉRA-BOUFFE CANADIEN

le bouclier ou l'écu, comme le chevalier était un gentilhomme qui combattait à cheval. Voici les principales acceptions que Bescherelle donne à ce nom :

Écuyer. — Anc. milice. — Gentilhomme De Ecu. — Gentilhomme faisant le service militaire à la suite d'un chevalier, en attendant qu'il pût entrer lui-même dans l'ordre de la chevalerie.

— Titre qu'on donnait, dans le dernier siècle, aux simples gentilshommes et aux anoblis.

— Celui qui avait l'intendance de l'écurie d'un prince.

— *Bon écuyer.* — Bon cavalier, qui monte bien à cheval.

— *Écuyer d'une grande dame, d'une princesse.*

— Celui qui accompagne une dame, et qui, par rapport à elle, est moins qu'un égal, et plus qu'un simple domestique.

— *Écuyer tranchant.* — Officier qui coupe les viandes à la table d'un prince, d'un souverain.

— *Écuyer de cuisine.* — Maître cuisinier d'un prince ou d'un grand seigneur.

S'il fallait rechercher ainsi l'étymologie de tous les mots que la langue conserve bien qu'ils aient perdu depuis longtemps leur signification primitive, on arriverait à prouver que le dictionnaire fourmille d'expressions ridicules. Décomposez le mot *monsieur*, par exemple. Est-ce qu'il ne vient pas de *mon seigneur*? Il était encore employé dans ce sens il y a deux siècles. N'est-il pas aussi ridicule de donner ce titre aux allants et venants, comme on le fait aujourd'hui en France, que de prodiguer le titre d'écuyer comme on le fait en Angleterre et au Canada?

Et combien d'autres anomalies apparentes dans les désignations sociales! D'où vient le mot *duc*, si ce n'est de *dux*, ou général? Est-ce à dire qu'il ne faudrait l'appliquer qu'aux seuls généraux? Que signifiait à l'origine, le titre de marquis, si ce n'est seigneur d'un fief de frontière? Combien y a-t-il eu de marquis, depuis trois siècles, qui aient répondu à cette qualification? Et les chevaliers de la *jarretière*, du *bain*? Est-il plus ridicule de s'appeler écuyer, que de s'appeler ainsi?

A. GÉLINAS.

## NOS GRAVURES

### La retraite de Moscou

Qui n'a lu le récit navrant de cet épisode des grandes guerres de l'empire? La retraite de Moscou, le passage de la Bérésina, cette marche funèbre à travers un pays couvert de neige et d'ennemis implacables, les héroïques soldats de la grande armée, les vainqueurs de Marengo et d'Austerlitz, tombant tous les jours par centaines, mourant de froid et de faim, poursuivis, harcelés par les Cosaques, se battant continuellement, heureux la plupart du temps de tomber sous les balles de l'ennemi, afin d'échapper à une mort plus cruelle! Quelles scènes lamentables!

### Un opéra-bouffe canadien

L'une de nos gravures représente les principales scènes d'un opéra-bouffe ou comique, fait par un Canadien, M. Fuller, employé dans le service civil à Ottawa. C'est une imitation ou une parodie de la comédie anglaise appelée *Pinafore* qui est une satire spirituelle de la marine anglaise. M. Fuller a remplacé les officiers et l'équipage du *Pinafore* anglais par nos principaux hommes politiques. On y voit figurer les honorables MM. John-A. Macdonald, Tilly, Lupper, Mackenzie, Blake, Brown, M. White et autres membres du parlement. Le ministère et l'opposition y sont l'objet à tour de rôle de spirituelles plaisanteries. Les acteurs sont grimes de manière à ressembler autant que possible aux personnages qu'ils représentent.

AVIS POUR LES FÊTES. — Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

## BIBLIOGRAPHIES

*Mois pratique de Saint-Joseph*, ou pieux legs de ce glorieux patriarche à ses enfants, par le R. P. Huguet. Prix : 5 cents chaque ; 40 cts la doz., \$3 le cent. En vente à la librairie de J.-B. Rolland & Fils.

Cet opuscule forme trente et une méditations pour le mois de Mars. Les personnes pieuses trouveront beaucoup d'intérêt à lire cet ouvrage fait pour ranimer les sentiments de dévotion à saint Joseph.

*Mois de Saint-Joseph*, contenant diverses prières et méditations sur saint Joseph, qui forme un joli volume in-32 de 256 pages, rel., 25 cents l'exemplaire franco, la doz. \$2.50. En vente à la librairie de J.-B. Rolland & Fils, Montréal.

Les âmes pieuses, les familles chrétiennes et les communautés religieuses seront heureuses de trouver dans le *Mois de Saint-Joseph* un manuel complet de prières et de diverses pratiques de piété qui aideront à faire connaître et à propager partout le culte de saint Joseph, que sa Sainteté Pie IX a nommé *Patron de l'Eglise Universelle*.

*Légendes de Saint-Joseph*, patron de l'Eglise Universelle, 1 vol., in-12, bro., 30 centims franco par la poste. Montréal, J.-B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

Ce volume, dédié à tous les vrais serviteurs de saint Joseph, se compose de trente-deux légendes et un appendice, qui contiennent des traits inédits de puissance et de la bonté de saint Joseph.

Les personnes pieuses vivant en communauté ou dans le monde, trouveront dans ce volume une ressource précieuse pour passer saintement le mois de mars, pour honorer et imiter saint Joseph pendant toute leur vie.

A Montréal, dimanche soir, le 22 février dernier, à l'âge de soixante-quatre ans, dame Hélène-Flavie Chicou-Duvert, épouse en première nocces de feu Charles Drolet, écr., et en seconde nocces de feu l'hon. Ls. Renaud.

L'éloge des défunts est si banal, qu'on ne sait quel langage employer, quand il s'agit d'une personne d'un véritable mérite comme la défunte. Madame Renaud était fille du Dr Duvert de Saint-Charles, dont nous avons publié le portrait dans *L'Opinion Publique*, parmi les hommes de 37, et elle devint la bru d'un autre patriote, M. Drolet, de Saint-Marc. Les Duvert et les Drolet étaient deux familles les plus estimées et les plus remarquables de la rivière Chambly, à une époque où on y remarquait les Franchère, les de Rouville, les Cartier et les de Salaberry.

Madame Renault était mère de M. le chevalier Gustave Drolet, de mesdames E. Fréchette, Dr E. Mount et A. Forget, et elle était belle-mère de l'hon. juge Rainville. Elle a eu la consolation de voir, avant de mourir, la famille pour laquelle elle avait fait tant de sacrifices, dans une excellente position.

## A UN AMI INCONNU

Il est des âmes que l'adversité ne devrait pas toucher de son aile funeste : âmes faites d'illusions et de rêves, et que la réalité rend sceptiques et méchantes.

Croire à quelque chose est si bon! Pour quoi, mon Dieu! se heurter sans cesse à des infamies?

Le beau, le bien, tous ces phares lointains qui scintillent au fond de l'horizon ne sont-ils donc que de trompeurs mirages?

Par quel effet d'optique les aperçoit-on toujours sans jamais y parvenir?

L'homme qui doute de tout est le même homme qui a cru à tout. Mais chaque heure qui s'envole emporte avec elle une parcelle de la foi, le cœur se brise, et il vient un moment où on le sent battre, tout étonné qu'il en reste encore un morceau!

Ah! la vie n'est pas équilibrée, il faut

qu'un souvenir heureux dans les jours de misère!

Il n'est pire douleur

Il éveille dans notre esprit de tristes parallèles, il fait ressortir davantage l'horreur du présent : gai refrain qui vous poursuit et qui chante quand vos yeux s'emplissent de larmes et que les sanglots vous étouffent.

Si vous saviez comme j'étais heureux ce matin encore, dans quelle béatitude sésaphique je nageais! mon bonheur étant de ceux que rien ne peut ébranler (je le croyais du moins).

Quand je la mis dans son étroit cercueil, parée comme une fiancée, avec ses soyeuses boucles blondes flottant sous son long voile de dentelles, son visage si beau, déjà décoloré par la pâleur de la mort, ses lèvres aux nuances violacées que je baisais en délire, sa pauvre petite main froide comme le marbre, amaigrie et raidie... Oh! je crus bien avoir souffert tout ce que peut endurer un homme! Songez donc, je n'avais aimé qu'elle, elle n'avait jamais aimé que moi!... Les anges plus d'une fois ont dû envier notre félicité. Mais la mort est un amant dont on n'est pas jaloux, elle n'enlève rien à certaines affections, elles les idéalise.

Dans cette immatériabilité de l'infini, il n'y a plus de discordance, tout s'harmonise, comme les tons éloignés d'un paysage vu à travers une brume épaissie.

Après qu'elle m'eut quitté, après qu'on l'eût clouée dans sa bière, et que, descendu dans la fosse béante, j'eus jeté sur son corps la lourde pelletée de terre, ce dernier adieu brutal du monde à l'être qui s'en va, la solitude se fit autour de moi, immense et complète. Je voyais des hommes s'agiter, j'entendais des sons, mais, tout entier à celle qui n'était plus, je ne songeais qu'au bonheur évanoui; évoquant tous les images du passé dans une profonde extase je revivais auprès de ma Paule chérie.

Elle avait dix-huit ans, j'en avais vingt-deux.

Si l'on me demande quand je l'ai connue, je répondrai : Depuis toujours.

Aussi loin que ma mémoire peut remonter dans mon enfance, je la vois toujours à mes côtés, la compagne de mes jeux, la muse de mes années d'étude. Nous avions toujours existé l'un par l'autre, nous reportant nos joies et nos chagrins; et, quand elle s'agenouilla devant le prêtre dans sa robe blanche, en me jurant un fidèle amour, il n'y eut rien de changé dans notre vie; ces serments nous les avions prononcés depuis le jour où nos lèvres avaient balbutié leurs premiers mots. Ce n'était que la sanction religieuse de notre bonheur, sa formule sociale.

## INHUMATION D'UN CHINOIS

Wong Au Sing, Chinois, jouissait d'une haute influence et d'une assez jolie fortune, est mort à San Francisco, et a été enterré suivant les rites de sa religion. Un foyer rempli de bois odoriférants était placé à la tête du cercueil, entouré de lumières et couvert de plumes de paon. Un bonze agitait une sonnette et frappait de temps à autre des cymbales, tout en détaillant les qualités et les défauts du défunt. Des musiciens jouaient des airs funèbres sur des instruments chinois. Le corps fut ensuite placé sur un corbillard ordinaire; puis venait une voiture pleine de sonneurs de clochettes, plusieurs autres contenaient des pleureurs et des reporters, et enfin, un char rempli de pigeons, de poulets rôtis, de riz bouilli, de crabes, de bouteilles de liqueur, de papier parfumé et de bougies.

Une pierre portant certaines inscriptions a été mise dans le tombeau; une grande quantité de papier et de bougies ont été brûlés; puis la nourriture et la boisson ont été liassées intactes en tas réguliers. On n'a pas permis aux trois femmes qui composaient le ménage de Wong au Sing de pénétrer dans le cimetière, mais elles ont brûlé en dehors un monceau de papiers sacrés.

## LE NÈGRE

La petite nouvelle qu'on va lire, *Le Nègre*, a été écrite par Ernest Billaudel, un homme de talent mort il y a une année à peine, et que l'on n'a pas encore oublié; c'est une des plus jolies œuvres inédites.

Ça avait été un vieux château-fort grognon, avec tours et machicoulis, douves et pont-levis. C'était maintenant une ravissante et vaste maison moderne. On n'avait conservé que les murs, de deux mètres d'épaisseur.

Je vous laisse à penser les fenêtres que cela faisait, malgré leur largeur! de véritables embrasures. Les douves sont pleines d'eau courante où l'on pêche de chez soi, de son lit même, en se penchant un peu — comme fait le spirituel et savant Monestier, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

Au-delà, le parc immense avec ses sapins au port d'arme qui portent de si beaux plumets verts.

Château, maison et parc se nomment le domaine de Dombard.

La jeune comtesse de Bresles l'habite avec sa mère et son frère durant tout l'été, et l'on y mène joyeuse vie. Le jour on fait des excursions et des cavalcades, le soir on danse, à moins que l'on ne conte des histoires. Ce qui n'arrive guère que lorsque M. Monestier est au château. Il en sait à faire dresser les cheveux sur la tête.

Il y avait bien ce soir-là une vingtaine de personnes au château de Dombard, toute la haute et basse parenté de Mme de Bresles. On riait comme des fous, parce que la vieille madame de Précontal qui est myope, a pris à partie le nègre en bois d'ébène qui orne l'antichambre, et l'a tancé d'importance.

Ce nègre, d'un travail très-ancien, très-naïf et très habile, est sur un socle assez bas, de grandeur naturelle et dans l'attitude du dieu du silence. Un doigt sur les lèvres. Il rit d'un rire singulier montrant des dents d'ivoire. Cette tête picaresque ne manque pas de caractère, et je ne l'avais jamais vue sans être frappé de sa sombre gaieté.

Le nègre était là de temps immémorial. L'antichambre du château, toute en marbre vert des Pyrénées, avait été conservée telle pour la maison moderne, et cette curieuse, cette précieuse pièce sculpturale occupait toujours la place d'honneur.

Ce nègre était d'ailleurs merveilleusement conservé. Seulement, un clou à tête carrée était enfoncé dans sa gorge. On ne savait à quelle époque remontait cet acte de vandalisme.

Mme de Précontal avait donc pris le nègre pour un valet de pied, et l'on s'amusait encore de sa coïère comique, lorsque M. Monestier fit son entrée dans le salon.

\* \*

Le bon vieillard était la coqueluche des jeunes filles. Il fut bientôt entouré.

— Vous voilà donc enfin! oh étiez-vous! nous vous avons attendu pour dîner plus d'un grand quart d'heure!

— C'est ma foi vrai! je n'ai pas dîné!

Un éclat de rire accueillit de toutes parts cette confession.

— J'avais bien, ma fine! d'autres chats à fouetter. J'étais dans la bibliothèque.

— Et vous n'avez pas entendu la cloche?

— La cloche? Il s'agissait bien de cloches!

Il tira de sa poche un vieux parchemin sur lequel étaient tracés quelques caractères en langue gasconne, suivait une courte relation en vieux français.

— Eh bien, mes enfants, il s'en est passé de belles ici! j'en ai encore la chair de poule.

Chacun courut, roula qui son fauteuil, son bouff, son tabouret.

Le vieux savant, en un clin d'œil, fut entouré d'un infranchissable cercle de soie, les visages attentifs, les yeux allaient au-devant de ses paroles...

— Voilà une histoire! Et une vraie, vous voyez bien mon petit papier. On ne mentait pas dans ces temps-là.

— L'histoire! vite!

—C'est assez court—vous allez voir. Ce papier vient de l'abbaye de Casteiffery, qu'on a pillée en 83. On a apporté ici une partie des archives. Je me suis plu à feuilleter les cartulaires, et cette note est tombée sous mes yeux.

La phrase gasconne en grosse écriture, signifie :

« Je confesse au révérend que j'ai fait mourir la comtesse dans la chambre muette de Dombar. »

Ce jour d'huy, 21 mars 1614, messire comte de Bresles et d'Anjeux, m'a déclaré sous le sceau de la confession, la mort de la comtesse, sa femme, surprise en maléfaut d'adultère. Et lui ai, pour pénitence, fait écrire cette déclaration qui sera conservée es archives de l'abbaye.

Le 10 mars, le comte de Bresles rentrant de la chasse aux bois d'Anjeux, fut assuré par un valet qu'il avait à cette intention aposté au château, que le sire de Hocqueton, son voisin, et supposé l'amant de la comtesse, était entré au château de Dombar par la poterne.

Il existe au château une chambre secrète dont le secret n'est connu que des maîtres de la maison ; dans ladite chambre on se réfugie en grand danger. La dame de Bresles entendant le retour prématuré de son époux, imagine de cacher le sire de Hocqueton dans cette partie mystérieuse de la maison.

Le comte de Bresles demeure deux jours au château sans quitter sa femme—qui était dans la douleur et les larmes, sachant son cher et tendre amant dans les tortures de la faim—ne la questionnant point, et se doutant du cas, d'autant que la comtesse connaissait de lui le secret de la chambre muette.

Le troisième jour il donna une grande fête—on vint des environs danser au château et dîner en la salle à manger. La pauvre comtesse, plus morte que vive, attendit que les convives fussent occupés aux chansons, et se glissant par l'his secret alla porter des vivres au sire de Hocqueton et tenter de le faire fuir.

Lors, le comte de Bresles se leva, poussa le ressort de la chambre muette, et la pauvre dame et le pauvre sire furent pris comme au trébuchet.

Depuis, on ne parla plus de sa femme qui fut censée avoir suivi ; durant la fête, son galant en pays étranger—car on ne les revit plus ni l'un ni l'autre. La tradition dit que le secret de la chambre est dans le mascarón du seigneur Harlequin, personnage de la Comédie italienne.

\* \*

—Ensuite ! cria-t-on de toutes parts.

—C'est très-intéressant, n'est-ce pas ?

Mais c'est tout.

La charmante comtesse de Bresles n'a plus qu'à nous montrer la chambre muette.

—La chambre muette ! En vérité, votre histoire sur parchemin, mon cher monsieur Monestier, est un conte bleu. Il n'y a jamais eu de chambre muette. On n'a démolé du château que les tourelles. La masse est absolument intacte et nul n'a jamais entendu parler de semblables histoires.

—En ce cas, je vois que nous allons avoir à résoudre le plus noir et, en même temps, le plus joli problème du monde. Nous allons retrouver séance tenante la chambre muette. Il suffit pour cela de mettre la logique aux prises avec le bon sens. Voilà j'espère un jeu de devinette sérieux et comme peu de personnes ont l'heur d'en trouver. L'aimable soirée que cela va faire !

On poussait à la fois dans le salon des clameurs d'enthousiasme et de terreur.

—Mais, mon ami, répétait madame de Bresles, en admettant que votre histoire ne soit pas un conte de moines, je ne vois pas où il y aurait, dans mon château, place pour une chambre inconnue ?

—Sous ce rapport, je pourrais vous citer mille exemples de cachettes, d'oubliettes, etc., dont personne ne soupçonnait l'existence. Pourtant on vivait en contact avec elles. Une personne de mes amies avait un vrai cimetière de protestants sous les pieds et n'en avait cure.

Les architectes d'autrefois étaient passés maîtres en cette matière. Maintenant, suivez mes déductions. Le comte, votre oncle, savait seul l'existence de la chambre muette. Il est probable qu'il n'a révélé à personne son secret, puisqu'à partir de cette époque avec laquelle nous avons de plus intimes rapports historiques, on n'en entend point parler. Il a gardé le fait au fond de sa conscience. Quant à faire disparaître les cadavres il aurait pu être surpris, et sans doute une enquête aurait suivi. La chambre muette était après tout la meilleure des tombes. Donc, logiquement, madame de Bresles, votre aïeule et le sire de Hocqueton sont encore dans leur mortelle prison.

Si on eût trouvé cette chambre secrète en démolissant les tours de Dombar,—il est probable que tout le pays eût été sur pied pendant huit jours pour contempler cette curiosité. Il en resterait trace—et vous l'eussiez su avant tout le monde, vous dont le feu mari commanda les travaux.

Malheureusement une seule personne ici pourrait nous renseigner sur les événements contemporains.

—Qui ! s'écrièrent tout d'une voix les assistants.

—Le nègre, répondit M. Monestier avec un rire ironique, mais il est muet.

—Voici deux grandes heures que je réfléchis et j'avoue que je ne trouve pas la clef de ce monstrueux événement.

Où trouver cette chambre dans ce vaste château. Est-elle dans les caves ? Non, le raisonnement le démontre. Il y avait une fête et les convives étaient en belle beuverie. Les caves étaient pleines de monde. Et la comtesse ne s'y serait point hasardée.

Il fallait donc que l'entrée fût dans les appartements particuliers. J'ai consulté le plan de 1580. La chambre à coucher de la comtesse était dans cette pièce même. En voici le plan. Là était le renflement de la tour aujourd'hui détruite. Cela vous a fait une armoire superbe, comtesse.

Il fallait que l'entrée en fût dans la pièce même où couchait le seigneur. Donc c'est ici qu'est l'entrée de la chambre muette.

On eût entendu voler un papillon dans le vaste salon de Mme de Bresles durant cette démonstration du logicien. Les glaces reflétaient des visages verdâtres de peur et les jeunes filles commençaient à se voiler le visage de leurs mains.

—C'est affreux, ce que dit le docteur Monestier, criait-on.

—Quoi, dit la comtesse, nous serions ainsi, près de cette malheureuse et de son amant. Nos danses les éveilleraient de leur éternel repos. Cela est impossible ! D'ailleurs où voyez-vous ici trace de portes ? Les boiseries sont visibles et ne cachent aucun mystère. On les a remplacées ou revernies.

—Et le parquet, madame, fit le vieux Monestier en se levant. Ce parquet de chêne massif ? Croyez-vous qu'on y ait touché.

Une clameur générale poussée par les femmes l'interrompit. Il semblait qu'on marchât sur du feu.

—Docteur, vous nous faites une peur atroce.

Les hommes eux-mêmes semblaient s'intéresser à cet étrange récit.

—Mais, dit l'un d'eux, il est question d'un mascarón, du masque picaresque d'Harlequin. Nous n'avons ici aucune trace de cette sculpture.

—C'est là précisément ce qui me fait douter que nous réussissions. On aura supprimé le mascarón sans savoir ce qu'il pouvait indiquer.

—Mais, dit un autre, pourquoi l'abbé aurait-il gardé en écrit cette confidence ? C'est peut-être quelqu'imagination.

—Oh que non pas, Monsieur ! Le grand cachet de cire rouge du prieur était au bas. En voici la trace. C'était là une pièce importante. On tenait le seigneur avec un secret pareil. On était sûr du bon voisinage.

—Visitons cependant avec soin, fit la comtesse.

Aussitôt les bougies fouillèrent jusqu'aux moindres interstices. On ne trouva

rien. Enfin une jeune fille posa dans la main du nègre sa bougie.

—Cherche là, dit-elle, toi qui est le diable. Peut-être trouveras-tu. D'ailleurs, sournois, on affirme que tu le sais.

—Silence, mes enfants, s'écria soudain le père Monestier, devenu blême. Le nègre va peut-être parler.

On se tut une seconde. Cette légendaire statue avait bien l'air d'en avoir envie. Elle semblait promener sur l'assemblée son regard sardonique, et son sourire se moquait.

On revint bientôt de cette panique. On allait rire.

—Ne riez pas, ce que je dis est sérieux. Voyez ce visage noir. Rappelez-vous qu'Harlequin de la Comédie Italienne était noir, et que ce masque de la gaieté est de tradition. Peut-être habillait-on autrefois des couleurs bigarrées cette statue.—Peut-être...

—Le clou ! le clou de la gorge, murmura la comtesse chancelante d'émotion. Le clou !

On ne riait plus ; les femmes commençaient à pousser des cris. Les hommes entouraient la statue.

—Vous avez raison, dit Monestier, le clou est là pour quelque chose. Il faut le retirer.

On courut aux tenailles. Ce ne fut pas sans peine et sans de grandes précautions qu'on réussit à le retirer du bois sans le briser. On sonda la place qu'il laissait béante. Mais rien n'indiqua la présence d'un mécanisme quelconque. On palpa la tête du nègre dans tous les sens. Aucun ressort ne se révéla. De guerre lasse on allait y renoncer. Lorsque Monestier s'écria :

—Les yeux doivent être mobiles !

On appuya sur l'orbe d'émail, les yeux cédèrent et tournèrent sur leurs orbites non sans avoir offert cette résistance que l'adhérence de la rouille donne aux antiques rouages.

Tout le monde était réuni dans l'antichambre, autour de la statue mystérieuse. Comme aucun bruit ne n'était fait entendre, on crut à quelque jeu du sculpteur. Mais la comtesse, qui ne dissimulait plus sa frayeur, était rentrée au salon. On l'entendit soudain pousser un cri terrible. On courut à elle.

\* \*

Un panneau de la boiserie du salon, d'une largeur d'un mètre environ, venait de glisser dans une rainure du parquet et descendait encore lentement, laissant à découvert une ouverture obscure d'où s'échappait un air nauséabond.

Monestier le plus brave, ou plutôt le plus philosophe des membres de l'assemblée, attendit une seconde et, prenant un flambeau des mains d'une jeune fille prête à s'évanouir, franchit résolument le passage obscur.

Il éclaira ainsi les parois matelassées d'un épais cuir de Cordoue d'une chambre sans meubles. A terre des vestiges d'un tapis.

Dans une étoffe métallique, qu'on reconnut pour être de ces merveilleux brocards d'argent que Venise fabriquait exclusivement encore au XVIIe siècle, un squelette était enveloppé. L'humidité n'avait point mordu sur les fils inaltérables. Ce débris humain paraissait encore en être vêtu. Le crâne, détaché de la colonne vertébrale, était auprès.

A quelque distance de là, un autre squelette encore embarrassé d'une épée retenue autour de lui par une chaînette d'acier rouillé. Celui là était celui d'un homme grand et fort. Le squelette de la robe de brocart était celui d'une femme de petite taille.

Monestier sortit de la chambre muette au milieu des cris d'effroi et des évanouissements. On emportait la comtesse en proie à une crise nerveuse.

Pour mettre fin à cette crise, il courut au nègre. En appuyant sur les paupières en sens inverse, les yeux reprirent leur place et leur regard railleur. En même temps le panneau remontait lentement, cachant la tombe un instant révélée de la comtesse de Bresles et du sire de Hocqueton.

Quand l'émotion fut un peu calmée.

—Eh bien, mes enfants, interrogea le savant d'une voix altérée.—Que dites vous de mes histoires ?

Depuis ce temps, au château de Dombar, on ne pénètre plus dans cette partie de la maison. Le nègre est toujours à la même place, un trou béant au cou. Madame de Bresles veut que le repos éternel soit acquis dans leur retraite à ceux que leur mort terrible absout de leur faute.

ERNEST BILLAUDEL

## VARIÉTÉS

Un poète marseillais venait de lire des vers de sa composition à un de ses amis.

—Et comment les trouves-tu ? lui dit-il. Quant à moi, j'en vois bien qui sont meilleurs que les autres... Mais je n'en vois pas qui soient moins bons !

\* \*

La petite Jeanne récitait à sa mère une fable qui n'avait ni queue ni tête.

—Tu dois te tromper, mon enfant, lui dit sa maman.

—Je t'assure que je dis bien comme a dit ma maîtresse.

—Ce n'est pas possible. Apporte-moi ton livre, tu verras bien.

—Mais, petite mère, ce n'est pas dans un livre... Elle a ça dans le corps !

\* \*

Dans un théâtre.

M. F. Mathieu est aux silles d'orchestres, avec son neveu.

—Ne te penche pas ainsi sur cette balustrade, mon enfant, lui dit-il d'une voix émue. Si tu tombais dans un fauteuil d'orchestre... ça me coûterait trois francs de plus !

\* \*

Dialogue naïf ou cynique, au choix du lecteur :

—Comment, ce pauvre X... était votre ami ! il meurt, et vous ne daignez pas suivre son convoi !

—Ma foi non. Qu'est-ce qui m'en aurait su gré ?... je ne connaissais que lui de la famille !

\* \*

Une jeune fille lisait à haute voix devant son père un roman des plus émouvants :

Arrivée à ce passage :

«... Alors on entendit craquer le sable de l'allée sous les bottines adultères d'Emma... »

—Papa, demande la lectrice, qu'est-ce que c'est que ça que des bottines adultères ?

—Ma fille, je suppose que ce sont des chaussures à vices.

\* \*

On parle du mariage qui vient de se célébrer il y a quelques jours.

La jeune mariée est charmante, mais le mari est terriblement laid. Pauvre fille !

—Pas si à plaindre ! la veille du mariage il lui a fait cadeau d'un titre de rente de 25,000 francs.

—Vous m'en direz tant ! C'est le présent qui fait oublier le futur.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

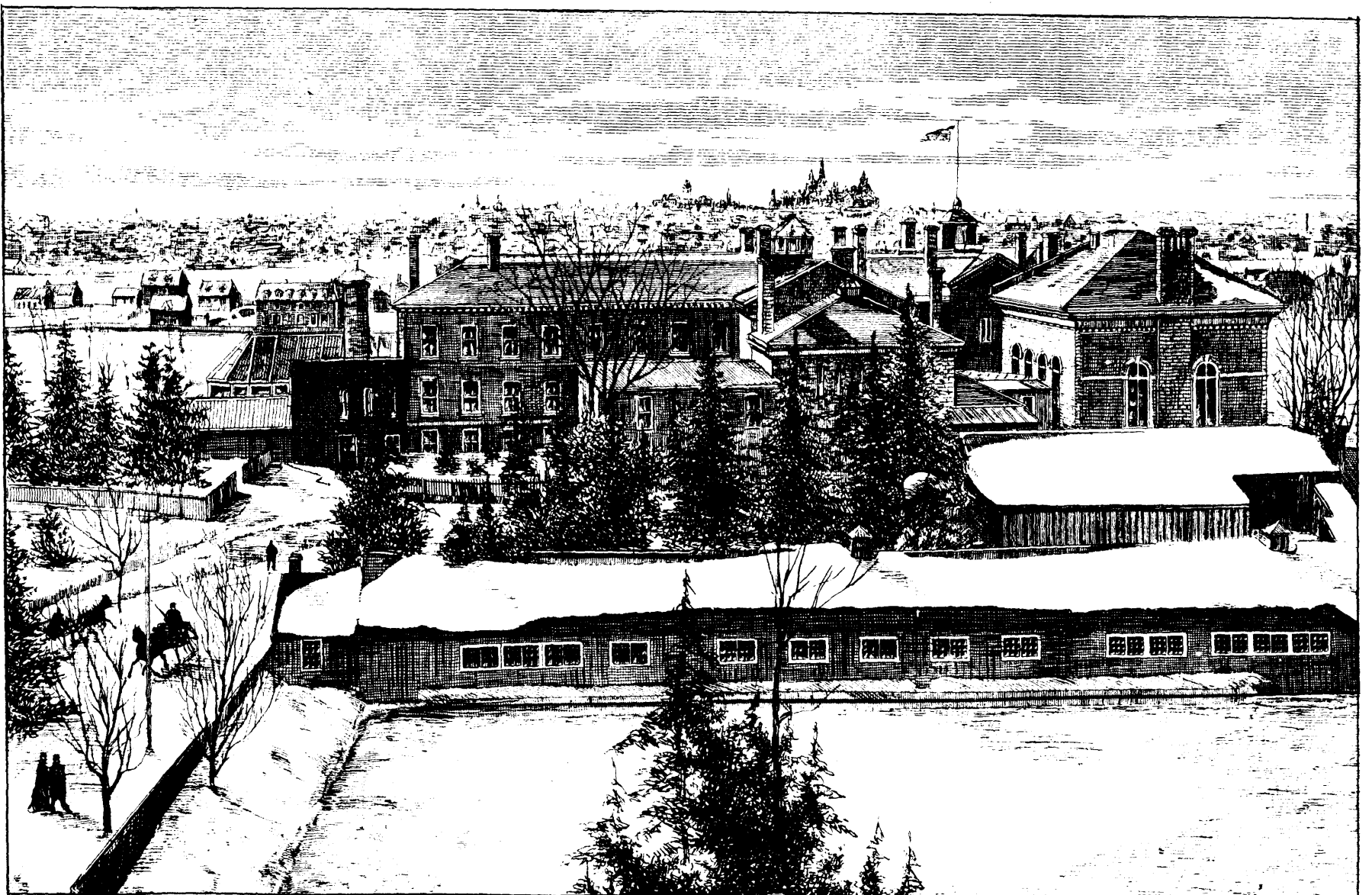
## GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.



VUE A RIDEAU HALL



VUE A RIDEAU HALL



BRETAITE DES FRANÇAIS DE MOSCOU



**Un malheureux typographe qui a défiguré le troisième vers de ma pièce intitulée: "Un combat avec ma muse."**

Le diable en sa malice  
Envieux d'un auteur,  
Pour faire son supplice  
Fit le compositeur.  
Dans une seule strophe  
Cet homme à l'air osé  
Fit fi de l'apostrophe,  
En o tourne nos e,  
Et pour finir plus vite  
Son travail ennuyeux  
Sa main complice évite  
Le mot le plus heureux.  
Sans pitié pour la muse  
Qu'on vient de lui livrer,  
Avec joie il s'amuse  
A la défigurer.  
Amateur de coquilles,  
Homme au goût dépravé,  
Dans nos chères chevilles  
Il en jette à son gré.  
Si l'auteur se récrie  
L'infâme s'en défend.  
Nommez-m'en, je vous prie,  
Un seul qui se repent !  
Ce qu'il a fait la veille  
Il le fera demain ;  
Le monstre n'a d'oreille  
Que pour son noir dessein.  
De ma tête lassée  
Le malheureux a fait  
Une tête cassée  
Pour créer plus d'effet !  
Sans vouloir en médire  
Ni le calomnier  
De moi je le vois rire  
Au fond de l'atelier,  
Et je l'entends me dire  
De son ton solennel,  
Que trop pressé d'écrire  
J'ai mal formé mon L.  
La chose est bien possible,  
Attendu que j'écris  
D'une main peu lisible  
Mes pâles manuscrits.  
N'importe ! j'ai la preuve  
Qu'un auteur doit prévoir  
Que la plus rude épreuve  
Est de n'en pas avoir !

M. J.-A. POISSON.

Arhabaska, 19 février 1880.

## LE MEDECIN DU VILLAGE

(Suite)

Un an s'écoula, puis un triste jour vint où lord Kysington fit appeler Eva Meredith, et lui faisant signe de s'asseoir près de son fauteuil : — Ecoutez-moi, madame, dit-il, écoutez-moi avec courage. Je veux agir loyalement envers vous et ne vous rien cacher, je suis vieux et malade, il faut m'occuper de mes affaires. Elles sont tristes et pour vous et pour moi ; je ne vous parlerai pas de mon ressentiment lors du mariage de mon fils. Votre malheur m'a désarmé, je vous ai appelé vers moi, et j'ai désiré voir et aimer votre fils William, l'héritier de ma fortune, le jeune homme sur lequel se baïsaient tous mes rêves d'avenir et d'ambition.

— Hélas ! madame, la destinée fut cruelle envers nous ! La veuve et le fils de mon fils auront tout ce qui peut assurer une existence honorable ; mais, maître d'une fortune que moi seule ai acquise, j'adopte mon neveu, et c'est lui que je regarderai désormais comme mon unique héritier. Je retourne à Londres pour surveiller mes affaires ; suivez-moi, madame, ma maison est la vôtre, je vous y verrai avec plaisir.

Eva (elle me l'a dit depuis) sentit en elle, pour la première fois, le courage remplacé par l'abattement. Elle eut la force que donne une noble fierté : elle releva la tête, et, si son front n'avait pas l'orgueil de celui de lady Mary, il avait au moins la dignité du malheur.

— Partez, milord, répondit-elle, partez, je ne vous suivrai pas. Je n'irai pas être témoin de la déchéance de mon fils ! Vous vous êtes bien hâté, milord, de condamner pour toujours ! Que sait-on de l'avenir ! Vous avez bien vite désespéré de la miséricorde de Dieu !

— L'avenir ! reprit lord J. Kysington, à mon âge, il est tout entier dans le jour qui s'écoule. Si je veux agir, il faut que j'agisse le matin sans même attendre le soir.

— Faites donc comme vous l'entendez, répondit Eva. Je retourne dans ma demeure où j'ai été heureuse près de mon mari, j'y retourne avec votre petit-fils, lord William Kysington ; ce nom, son seul héritage, il le gardera, et le monde, dit-il ne connaît ce nom qu'en le lisant sur son tombeau, votre nom, milord, est le nom de mon fils.

Huit jours après, Eva Meredith descendait le grand escalier de l'hôtel, tenant encore, comme lorsqu'elle entra dans cette fatale maison, son fils par la main. Lady Mary était un peu en arrière d'elle, quelques marches plus haut qu'elle ; de nombreux domestiques, tristement silencieux, regardaient et regrettaient la douce maîtresse chassée du toit paternel.

En quittant cette demeure, Eva Meredith quittait les seuls êtres qu'elle connaît sur la terre, les seules dont elle eût le droit de réclamer la pitié ; le monde s'ouvrait devant elle, immense et vide : c'était Agar partant pour le désert.

— C'est horrible, docteur ! s'écrièrent les auditeurs du médecin du village ; y a-t-il des vies si complètement malheureuses ? Quoi ! vous avez vu vous-même ?

— J'ai vu, mais je ne vous ai pas tout dit, répondit le Dr Barnabé. Laissez-moi achever.

Peu de temps après le départ d'Eva Meredith, lord J. Kysington se mit en route pour Londres. Me trouvant libre, je renouai à tout nouveau désir de m'instruire : j'avais assez de science pour mon village. J'y revins en toute hâte.

Nous voilà donc encore dans cette petite maison blanche, réunis comme avant cette absence de deux années ; mais que le temps qui venait de s'écouler avait augmenté la grandeur du malheur ! nul n'osait parler de l'avenir, ce moment inconnu dont nous avons tous tant besoin, et sans lequel le jour présent passe, s'il est heureux, en ne donnant qu'un bonheur trop faible ; s'il est triste, en laissant le malheur trop grand.

Jamais je ne vis une douleur plus noble dans sa simplicité, plus calme dans sa force que celle d'Eva Meredith. Elle priait encore le Dieu qui la frappait. Dieu, pour elle, c'était celui qui peut l'impossible, celui près duquel on recommence l'espérance, quand les espérances de la terre sont éteintes. Son regard, ce regard plein de foi, qui m'avait déjà si vivement frappé, s'arrêtait sur le front de son enfant comme pour y attendre la venue de l'âme qu'elle appelait par ses prières. Je ne saurais vous peindre la courageuse patience de cette mère parlant à son fils, qui écoutait sans comprendre. Je ne saurais vous dire tous les trésors d'amour, de pensées, de récit ingénieux qu'elle jeta à cette intelligence fermée, qui répétait, comme un écho, les derniers mots du doux langage qu'on lui parlait ; elle lui expliquait le ciel, Dieu, les anges ; cherchant à le faire prier, elle joignait ses mains, mais elle ne pouvait lui faire lever les yeux vers le ciel.

Elle essaya, sous toutes les formes possibles, les premières leçons de l'enfance ; elle lisait à son fils, lui parlait, occupait ses yeux par des images ; elle demandait à la musique d'autres sons que les paroles.

Un jour même, faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père ; elle espérait, attendait une larme. Ce matin-là, son enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore ; des larmes furent versées, mais ce fut des yeux d'Eva Meredith qu'elles tombèrent.

Elle s'épuisait ainsi en vains efforts, en lutte persévérante ; elle travaillait pour pouvoir continuer à espérer ; mais aux yeux de William, les images n'étaient que des couleurs ; à ses oreilles, les paroles n'étaient que du bruit. Cet enfant, cependant, grandissait et devenait d'une beauté merveilleuse. Si on ne l'eût vu qu'un instant, on aurait appelé du calme l'immobilité de sa physionomie ; mais ce calme prolongé, continu, cette absence de tout chagrin, de toutes larmes, avait sur nous un étrange et triste effet. Ah ! il faut que souffrir soit bien inhérent à notre nature, puisque l'éternel sourire de William faisait dire à tout le monde : "Le pauvre idiot."

Les mères ne savent pas le bonheur qui se cache dans les pleurs de leur enfant. Une larme, c'est un regret, un désir, une crainte ; c'est l'existence enfin qui commence à être comprise ! Hélas ! William était content de tout. Il semblait le long du jour dormir les yeux ouverts ; il n'allait pas plus vite, il ne se retournait pas ; il ne fuyait nul danger ; il n'avait jamais d'ennui, d'impatience, de colère. S'il ne savait pas obéir aux paroles qu'on lui disait, il obéissait du moins à la main qui le conduisait. Dans cette nature privée de toute lumière, il ne restait qu'un instinct : il connaissait sa mère, il l'aimait même. Il se plaisait à s'appuyer sur ses genoux, sur son épaule ; il l'embrassait. Quand je le tenais longtemps éloigné d'elle, une sorte d'auxiété de mouvement se manifestait en lui. Je le ramenais près de sa mère, il ne montrait aucune joie ; seulement, il devenait tranquille. Cette tendresse, cette faible lueur du cœur de William, c'était la vie d'Eva. C'est là qu'elle avait trouvé la force d'essayer, d'espérer, d'attendre. Si ses paroles n'étaient pas comprises, ses baisers du moins l'étaient ! Que de fois elle prit entre ses mains la tête de son fils et baisa, baisa longtemps le front de William, comme si elle eût espéré que son amour embraserait cette âme muette et glacée ! Que de fois elle attendit un miracle en serrant son fils dans ses bras, en mettant le cœur tranquille de William sur son cœur brûlant !

Souvent elle s'oubliait le soir dans l'église du village (Eva Meredith était d'une famille catholique). A genoux sur la pierre, devant l'autel de la Vierge, à la statue de marbre de Marie tenant son enfant dans ses bras, elle disait :

— O Vierge ! mon fils est inanimé comme cette image du tien ! demande à Dieu une âme pour mon enfant ! Elle faisait la charité à tous les enfants pauvres du village, leur donnant du pain, des vêtements, en disant : "Priez pour lui !" Elle consolait les mères qui souffraient, dans le secret espoir que la consolation viendrait aussi pour elle. Elle ne laissait aucune larme couler des yeux des autres, afin de pouvoir croire qu'elle cesserait aussi de pleurer. Dans tout ce pays, elle fut aimée, bénie et vénérée ; elle le savait, et offrait doucement au ciel, non avec orgueil, mais avec confiance, les bénédictions

des malheureux, pour obtenir la grâce de son fils. Elle aimait à regarder William dormir ; alors elle le voyait beau et semblable aux autres enfants ; elle oubliait un instant, une seconde peut-être, et devant ces traits réguliers, cette chevelure dorée, ces longs cils qui jetaient leur ombre sur la joue rosée de William, elle était mère encore presque avec joie, presque avec orgueil. Dieu a des moments de miséricorde même envers ceux qu'il a condamnés à souffrir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de l'enfance de William. Il atteignit huit ans. Alors s'opéra en Eva Meredith un triste changement, qui ne put échapper à mes regards attentifs ; elle cessa d'espérer, soit que la taille déjà élevée de son fils rendit plus frappant le manque d'intelligence, soit que, comme un ouvrier qui, ayant travaillé tout le jour, succombe le soir à la fatigue, l'âme d'Eva parut renoncer à la tâche entreprise et retomber avec accablement sur elle-même, ne demandant plus au ciel que la résignation. Elle laissa les livres, les gravures, la musique, tous les moyens enfin qu'elle avait appelés à son secours ; elle devint abattue et silencieuse, seulement, si cela était possible, elle fut plus tendre encore pour son fils. Quand elle cessa de croire qu'elle lui rendrait les chances d'aller dans le monde, de se faire des amis, d'acquiescer une position, elle sentit en même temps que son enfant n'avait plus qu'elle sur la terre ; elle demanda à son cœur un miracle, celui d'augmenter l'amour qu'elle lui portait déjà. Cette femme devint l'esclave, la servante de son fils ; toute son âme ne songea plus qu'à le préserver d'une souffrance, d'une gêne quelconque. Si un rayon de soleil frappait le front de William, elle se levait, inclinait le rideau, amenait l'ombre au lieu du jour trop vif qui avait fait baisser les yeux de son enfant. Si elle se sentait atteinte par le froid, c'était à William qu'elle portait un vêtement plus chaud ; si elle avait faim, c'était pour William qu'elle allait cueillir les fruits du jardin ; si elle se sentait fatiguée, c'était à lui qu'elle avançait le grand fauteuil et les coussins moelleux ; enfin elle s'écouait vivre pour deviner les sensations de la vie de son fils. C'était encore de l'activité, ce n'était plus de l'espérance.

Mais William atteignit onze ans : alors commença une dernière phase de l'existence d'Eva Meredith. William prodigieusement grand et fort pour son âge, cessa d'avoir besoin de ses soins de chaque instant qu'on donne aux premières années de la vie, ce n'était plus l'enfant qui s'endormait sur les genoux de sa mère ; il se promenait seul dans l'enceinte du jardin, il montait à cheval avec moi, il me suivait volontiers dans mes courses de montagnes ; enfin l'oïseau quoique privé d'ailes, quittait son nid.

Le malheur de William n'avait rien d'effrayant ni de pénible à voir. C'était un jeune garçon beau comme le jour, silencieux, calme comme on ne l'est pas sur cette terre, dont le regard n'exprimait rien que le repos, dont la bouche ne savait que sourire ; il n'était ni gauche, ni disgracieux, ni importun ; c'était une âme qui dormait à côté de la vôtre, n'avant nulle question, nulle réponse à vous faire ; M. ne Meredith n'eut plus pour occuper sa douleur, cette activité de la mère qui est encore restée nourrice : elle revint s'asseoir près de cette fenêtre d'où elle voyait le hamac et le clocher de l'église, à cette même place où elle avait tant pleuré son premier William. Sa figure pâle se tournait vers l'air extérieur, comme pour demander au vent qui soufflait dans les arbres de donner aussi un peu de fraîcheur à son front ; ses bras, allongés à ses côtés, s'inclinaient sans force, comme des bras oisifs ou fatigués qui n'ont plus rien à faire sur cette terre.

L'espérance, les soins à donner, tout lui manqua successivement ; elle n'avait plus qu'à veiller de loin, le jour et la nuit, comme la lampe qui brûle toujours sous la voûte de l'église.

Mais ses forces étaient épuisées. Au milieu de cette douleur revenue à son point de départ, le silence et l'immobilité, après avoir vainement essayé l'effort, avaient détruit le courage, l'espérance. Eva Meredith tomba en consomption. En dépit des ressources de mon art, je la vis maigrir et s'affaiblir. On porter le remède quand c'est l'âme qui est atteinte !

Pauvre étrangère ! elle aurait eu besoin du soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer ; mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de son danger, parce qu'elle ne pensait pas à elle-même ; mais quand il ne fut plus possible qu'elle quittât son fauteuil, il fallut bien comprendre ! Je n'oserais pas vous peindre les angoisses de cette femme à la pensée de laisser William sans appui, sans amis, sans protecteur, de le laisser perdu au milieu des indifférents, lui qu'il fallait aimer et conduire par la main comme un enfant. Oh ! comme elle essaya de vivre ! Avec quelle avidité elle se jetait sur les boissons que je lui préparais ! Que de fois elle voulut croire à sa guérison ! Mais la maladie marchait. Alors elle retint plus souvent William à la maison ; elle ne voulait plus cesser de le voir.

— Reste avec moi, disait-elle, et William, toujours content auprès de sa mère, s'asseyait à ses pieds. Elle le regardait longtemps, jusqu'à ce qu'un torrent de larmes l'empêchât de distinguer la douce figure de son enfant ; alors elle l'appelait plus près d'elle encore, le pressait sur son cœur, et, dans une espèce de délire :

— Oh ! si mon âme qui va se séparer de mon corps pouvait, s'écria-t-elle, devenir l'âme de mon enfant, que je serais heureuse de mourir ! Eva ne pouvait pas en arriver à désespérer tout-à-fait de la miséricorde divine, et quand

toutes chances humaines disparaissaient, ce cœur plein d'amour avait de doux rêves dont il se refaisait des espérances ! Mais qu'il était triste, hélas ! de voir cette pauvre mère mourir lentement sous les yeux de son fils, d'un fils qui ne comprenait pas et qui lui souriait quand elle l'embrassait !

— Il ne me regrettera pas, disait-elle, il ne me pleurera pas, il ne se souviendra pas !...

Et puis, elle demeurait immobile, dans une muette contemplation de son enfant ; sa main alors parfois cherchait la mienne :

— Vous l'aimez, ami docteur ? murmurait-elle.

— Je ne le quitterai pas, lui disais-je, tant qu'il n'aura pas de meilleurs amis que moi.

Dieu dans le ciel et le pauvre médecin du village sur la terre, voilà les protecteurs auxquels elle confiait son fils.

La foi est une grande chose !... Cette femme veuve, déshéritée, mourante, auprès d'un enfant sans intelligence, n'avait pas encore un de ces désespoirs sans issues qui font qu'on meurt en blasphémant. Un ami invisible était près d'elle ; elle semblait s'appuyer sur lui, et parfois prêter l'oreille à de saintes paroles qu'elle seule entendait.

Un matin, elle m'envoya chercher de bonne heure ; elle n'avait pu quitter son lit, et de sa main amaigrie, elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées.

— Ami docteur, me dit-elle, de sa voix la plus douce, je n'ai pas la force de continuer, achevez cette lettre.

Je lus ce qui suit :

"Milord, c'est la dernière fois que je vous écris. Tandis que la santé est rendue à votre vieillesse, moi je souffre et je suis prête à mourir. Je laisse sans protecteur votre petit fils William Kysington. Milord, cette dernière lettre est pour le rappeler à votre souvenir ; je demande le moins pour lui votre fortune qu'une place dans votre cœur. De toutes les choses de la vie il n'a compris qu'une seule chose, l'amour de sa mère. Voilà qu'il me le faut quitter pour toujours ! Aimez-le, Milord : il ne comprend que l'affection !"

Elle n'avait pu achever ; j'ajoutai :

"Lady William Kysington a peu de jours à vivre : quels sont les ordres de lord James Kysington à l'égard de l'enfant qui porte son nom ?

Le docteur BARNABÉ."

Cette lettre fut envoyée à Londres, et nous attenâmes. Eva ne quitta plus son lit ; William assis près d'elle, tenait tout le long du jour, sa main dans les siennes ; sa mère essayait tristement de lui sourire ; moi de l'autre côté du lit, je préparais les potions qui pouvaient adoucir le mal.

Elle recommença à parler de son fils, comme ne désespérant plus qu'après sa mort quelques mots dits par elle reviennent à sa mémoire ; elle donna à cet enfant tous les conseils, toutes les instructions qu'elle eût donné à un être éclairé ; puis elle se retournait vers moi.

Qui sait, docteur disait-elle, peut-être qu'un jour il retrouvera mes paroles au fond de son cœur !

Quelques semaines s'écoulèrent encore. La mort approchait, et, quelque soumise que fût l'âme chrétienne d'Eva, ce moment ramenait l'angoisse de la séparation et la terreur solennelle de l'avenir. Le curé du village vint la voir, et, quand il la quitta, je m'approchai de lui, je pris sa main :

— Vous priez pour elle, lui dis-je.

— Je lui ai demandé de prier pour moi, répondit-il.

C'était le dernier jour d'Eva Meredith. Le soleil était couché ; la fenêtre près de laquelle elle s'était si longtemps assise était ouverte ; elle pouvait voir de loin ce pays qu'elle avait aimé. Elle tenait son fils dans ses bras, et baisait son front, ses cheveux en pleurant tristement :

— Pauvre enfant ! que deviendras-tu ! Oh ! disait-elle avec amour, écoute-moi, William : je me meurs ! ton père est mort aussi ! te voilà seul ! Il faut prier le seigneur ; je te donne à celui qui veille sur le passereau solitaire sur les toits : il veillera sur l'orphelin. Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi ! Tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir un jour de moi !

Et la pauvre mère, perdant la force de parler, gardait encore celle d'embrasser son enfant.

En ce moment, un bruit inusité frappa mes oreilles. Les roues d'une voiture faisaient crier le sable des allées du jardin. Je courus vers le perron. Lord J. Kysington et lady Mary entraient dans la maison.

— J'ai reçu votre lettre, me dit lord J. Kysington ; j'étais au moment de partir pour l'Italie ; cela m'éloignait peu de ma route de venir moi-même régler le sort de William Meredith : me voici. Lady William ?...

— Lady William Kysington vit encore, milord, lui répondis-je.

Ce fut avec un sentiment pénible que je vis entrer dans la chambre d'Eva cet homme calme, froid, austère, suivi de cette femme orgueilleuse qui venait être témoin d'un événement heureux pour elle : la mort de son ancienne rivale. Ils pénétrèrent dans cette petite chambre, si modeste, si différente des beaux appartements de l'hôtel de Montpellier. Ils s'approchèrent de ce lit sous les rideaux blancs duquel Eva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche de ce lit de douleur, et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler ce pauvre femme dont le regard se levait vers eux.

Quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres. Assistants pour la première fois au douloureux spectacle d'une agonie, ils en détournèrent les yeux, et, se persuadant qu'Eva Meredith ne voyait ni n'entendait, ils attendirent simplement qu'elle fût morte, sans même donner à leur visage une expression d'emprunt de bonté ou de regret. Eva fixa sur eux ses regards mourants, et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Elle comprit alors ce qu'elle n'avait pas compris pendant sa vie les sentiments cachés de lady Mary, la profonde indifférence, l'égoïsme de lord J. Kysington. Elle comprit enfin que c'étaient là les ennemis et non les protecteurs de son fils. Le désespoir, la terreur, se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces être sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus prêt encore de son cœur, et, rassemblant toutes ses forces :

— Mon enfant, mon pauvre enfant ! s'écria-t-elle dans un dernier baiser, tu n'as pas un seul appui sur la terre ; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu ! viens au secours de mon enfant !

Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala ; ses bras s'entr'ouvrirent, ses lèvres restèrent immobiles sur le front de William. Puisqu'elle n'embrassait plus son fils, c'est qu'elle était morte, morte sous les yeux de ceux qui, jusqu'à la fin, avaient refusé de lui tendre une main secourable, morte sans donner à lady Mary la crainte de voir essayer par une prière de faire révoquer l'arrêt prononcé, morte en lui laissant une victoire complète, définitive.

Il y eut un instant de silence solennel ; personne ne remua ni ne parla. Lady Mary et lord J. Kysington fléchirent les genoux auprès du lit de leur victime. Au bout de quelques minutes, lord J. Kysington se releva et me dit : — Eloignez cet enfant de la chambre de sa mère, et suivez-moi, docteur ; je vous expliquerai mes intentions à son égard.

Il y avait deux heures que William était appuyé sur l'épaule d'Eva Meredith, son cœur placé sur son cœur, sa bouche sur sa bouche, recevant à la fois ses baisers et ses larmes. Je m'approchai de William, et, sans lui adresser d'inutiles paroles, j'essayai de le soulever pour l'emmener hors de la chambre ; mais William résista, et ses bras serrèrent plus vivement sa mère sur son cœur. Cette résistance, la première que le pauvre enfant eût jamais opposé à qui que ce fût sur la terre, me toucha jusqu'au fond de l'âme. Cependant je renouvelai l'effort, cette fois William céda ; il fit un mouvement, et, se tournant vers moi, je vis son beau visage inondé de larmes. Avant ce jour, William n'avait jamais pleuré. Une vive émotion s'empara de moi, et je laissai l'enfant se jeter de nouveau sur le corps de sa mère.

— Embrassez-le donc ! me dit lord J. Kysington. — Milord, il pleure, m'écriai-je. Ah ! laissez ses pleurs couler !

Je me penchai vers l'enfant ; j'entendis des sanglots. — William ! mon cher William ! lui dis-je, avec anxiété en prenant sa main dans mes mains ; pourquoi pleures-tu, William ?

Une seconde fois William tourna la tête vers moi ; puis avec un doux regard plein de douleur :

— Ma mère est morte ! répondit-il. Je n'ai pas de parole pour vous dire ce que j'éprouvai. Les yeux de William avaient de l'intelligence ; ses larmes étaient tristes comme ne coulant pas au hasard, et le son de sa voix était brisé comme lorsque le cœur souffre. Je poussai un cri ; je me mis presque à genoux près du lit d'Eva.

— Ah ! vous aviez raison, Eva ! lui dis-je, de ne pas désespérer de la bonté du ciel.

Lord J. Kysington lui-même avait tressailli. Lady Mary était pâle comme Eda morte.

— Ma mère ! ma mère ! s'écriait William avec des accents qui remplissaient mon cœur de joie. Puis, répétant les paroles d'Eva Meredith, ces paroles qu'elle disait bien qu'il retrouverait au fond de son cœur, l'enfant reprit à haute voix :

— Je me meurs, mon fils ; ton père est mort ; tu es seul sur la terre ! Il faut prier le Seigneur !

J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de William pour le faire s'incliner et se mettre à genoux ; il s'agenouilla, joignit tout seul cette fois ses deux mains tremblantes, et levant vers le ciel un regard plein de vie.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura-t-il. Je me penchai vers Eva, je pris sa main glacée :

— O mère ! mère qui as tant souffert, m'écriai-je, entends-tu ton enfant ? le vois-tu de là-haut ? Sois heureuse ! ton fils est sauvé ! pauvre femme qui as tant pleuré !

Eva, étendue morte aux pieds de lady Mary, cette fois pourtant faisait trembler sa rivale, car ce ne fut pas moi qui emmenai William hors de la chambre ; ce fut lord J. Kysington qui emporta son petit-fils dans ses bras.

Que vous dirai-je, Mesdames ? William retrouva la raison et partit avec lord J. Kysington. Plus tard, réintégré dans ses droits, il fut l'unique héritier des biens de sa famille.

La science a constaté quelques-uns de ces rares exemples d'une intelligence ranimée par une violente secousse morale. Ainsi donc, le fait que je vous raconte trouve là son explication naturelle ; mais les bonnes femmes du village, qui avait soigné Eva Meredith pendant sa maladie, et qui avaient entendu ses ferventes prières, sont convaincus, qu'ainsi qu'elle l'avait demandé au ciel, l'âme de la mère a passé dans le corps de l'enfant.

— Elle était si bonne, disent les villageois, que Dieu n'avait rien à lui refuser.

Cette naïve croyance est parfaitement établie dans le pays. Personne ne pleure Mme Meredith comme morte.

— Elle vit encore, disent les habitants du hameau ; parlez à son fils, c'est elle qui vous répondra.

Et lorsque William Kysington, devenu possesseur des biens de son grand-père, envoya chaque année d'abondantes aumônes au village qui le vit naître et vit mourir sa mère, les pauvres s'écrièrent :

— Voilà cette bonne âme de Mme Meredith qui pense encore à nous ! Ah ! quand elle s'en ira au ciel, les malheureux seront bien à plaindre !

Ce n'est pas sur sa tombe que nous portons des fleurs, mais sur les marches de l'autel de la Vierge, où elle priait si souvent Marie d'envoyer une âme à son fils. En déposant là leurs bouquets de fleurs des champs, les villageois se disent entre eux :

— Quand elle priait avec tant de ferveur, la bonne Vierge lui répondait tout bas : " Je donnerai ton âme à ton enfant ! "

Le curé a laissé à nos paysans cette touchante croyance, et moi-même, quand lord William vint me voir dans ce village, quand il fixa sur moi son regard si semblable à celui de sa mère, quand sa voix, qui avait un accent bien connu, me dit, ainsi que le faisait Mme Meredith :

— Ami docteur, je vous remercie ! Alors, souriez, mesdames, si vous le voulez, je pleurai, et je crus, avec tout le village, qu'Eva Meredith était là devant moi !

Cette femme, dont l'existence ne fut que longs malheurs, a laissé, après sa mort, un souvenir doux, consolant, qui n'a rien de pénible pour ceux qui l'ont aimée. En songeant à elle, on songe à la miséricorde de Dieu, et, si l'on a une espérance au fond de son cœur, on espère avec une plus douce confiance.

Mais il est bien tard, mesdames ; depuis longtemps vos voitures sont devant le perron. Excusez ce long récit ; à mon âge, on ne sait pas être bref en parlant des souvenirs de sa jeunesse. Pardonnez au vieillard de vous avoir fait sourire à son arrivée et pleurer quand vous l'avez écouté.

Ces dernières paroles furent dites du ton le plus doux et le plus paternel, tandis qu'un demi-sourire effleurait les lèvres du docteur Barnabé. Chacun alors s'approcha de lui, on commença mille remerciements ; mais le docteur Barnabé se leva, se dirigea vers sa redingote de taffetas puce, déposée sur un fauteuil, et, tandis qu'un de ses jeunes auditeurs l'aidait à s'en vêtir :

— Adieu, messieurs ; adieu, mesdames, dit le médecin du village ; ma carriole est là, la nuit est venue, le chemin est mauvais, bonsoir : je pars.

Quand le Dr Barnabé fut installé dans son cabriolet d'osier vert, que le petit cheval gris, chatouillé par le fouet, fut au moment de partir, Mme de Moncar s'avança vivement, et, un pied posé sur le marche-pied de la voiture, se penchant vers le Dr Barnabé, elle lui dit tout bas, bien bas :

— Docteur, j'arrangerai telle la maison blanche, et je la ferai arranger telle qu'elle était quand vous aimiez Eva Meredith !

Puis elle s'enfuit ; les voitures et la carriole verte partirent dans des directions différentes.

FIN.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait des dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifie instantanément le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulage plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (suoré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

REPONDEZ

Avez-vous déjà vu une personne malade sans infection de l'estomac, du foie ou des rognons, ou en avez-vous vu une seule qui se disait en bonne santé, quand l'un ou l'autre de ces organes était obstrué ou inactif ? et avez-vous vu ou entendu parler de quelqu'un de ces cas dont on n'ait pu obtenir la guérison par l'usage des Amers de Houblon ? Faites à votre voisin cette même question.

L'ADULTÈRE

M. Alexandre Dumas passe en revue les différentes pénalités dont jadis l'adultère était puni aux quatre coins du globe.

Voulez-vous que nous passions en revue les différentes peines et les différents supplices que l'on infligeait aux adultères ? Ce sera quelquefois étrange, toujours curieux, et cela nous fournira une occasion de voir comment les hommes ont continuellement et partout interprété cette loi divine de deux chairs en une, et qui ne peuvent plus être séparées, selon l'Eglise, même par l'adultère.

Chez les Juifs, la lapidation, la mort, pour l'homme comme pour la femme ; chez les Grecs, la mort ; à Athènes, on y ajoutait un supplice : on arrachait les cheveux de la coupable et on lui jetait sur la tête de la cendre chaude.

Chez les Romains, la mort à partir de César ; chez les Parthes, les Indiens, les Arabes, les Lombards, la mort ; à Lacédémone, la mort, celle des parricides. Il est vrai que les Lacédémoniens prétendent que cette loi était inutile, parce qu'il était aussi impossible de trouver une femme lacédémonienne adultère, qu'un taureau qui pourrait boire du sommet du Taygète dans l'Eurotas.

Ce médisant de Plutarque prétend, lui, que les Lacédémoniens ne pouvaient pas punir l'adultère, puisqu'ils l'encourageaient.

Les Locriens faisaient crever les yeux aux coupables.

Chez les Visigoths, le mari faisait de la femme adultère ce qu'il voulait, et la femme faisait ce qu'elle voulait de la concubine de son mari.

Chez les Saxons, la femme était brûlée. Le complice était pendu ensuite au-dessus du bûcher.

A son retour de la campagne contre les Moscovites, et de ses victoires sur eux, Boleslas, que le triomphe n'avait pas rendu clément, ordonna que les enfants seraient arrachés des bras des mères adultères et jetés aux bêtes féroces.

Chez les Espagnols, Charles-Quint ordonna la mort des femmes coupables.

Quand Pizarre découvrit le Pérou, il y trouva cette loi : non-seulement la femme, mais le père, la mère, les enfants, les frères, la maison et les bestiaux de la coupable, étaient brûlés.

Chez les Mexicains, lapidation comme chez les Juifs.

Dans le canton de Guaxlotitlan, la femme est amenée devant le Cacique, coupée en morceaux, et mangée séance tenante par les témoins.

Chez les Yzépaques on coupe le nez et les oreilles aux coupables.

Au Brésil, les femmes étaient assommées.

Au Japon, battues jusqu'à la mort.

Les Turcs ont tour à tour coupé en deux, lapidé, jeté à l'eau, cousues dans un sac, les femmes adultères.

En Portugal (moyen âge), on brûlait la femme adultère et son complice. Si le mari ne voulait pas que sa femme fût brûlée, le complice était libre.

Dans la Pologne ancienne, celui qui passe pour abuser des femmes d'autrui, ou avoir quelque commerce adultère, subit la peine suivante : On le conduit sur le pont du marché, on le suspend à un clou, et on lui laisse le choix de mourir dans cette position ou de se mutiler avec un rasoir placé tout près de lui.

Les Capitulaires de Charlemagne édictèrent contre l'adultère la peine de mort.

Dans les Lyonnais, les deux coupables devaient, complètement nus, la femme courir après une poule jusqu'à ce qu'elle pût s'en emparer, l'homme ramasser du foin jusqu'à ce qu'il en eût fait une botte. La femme devait bien avoir une amie qui coupait un peu les ailes à la poule, et l'homme des camarades qui répandaient du foin dans les rues. En 1453, Louis XI abolit cette peine indécente et ridicule.

Dans l'Inde, la femme est battue ou le mari lui coupe le nez avec les dents.

Si la femme d'un brahmine est coupable

d'adultère, la mort. Si son mari lui pardonne, il doit inviter d'autres brahmines à dîner avec lui, et elle présente les premiers plats comme une servante. La punition n'est pas longue, les plats des brahmines n'étant ni variés ni nombreux. Cette épreuve subie, elle s'assied à table et elle est pardonnée.

Dans l'île Bornéo, la mort. Chez les sauvages de Tierraferme, la femme est brûlée vive.

Chez les Quojaz, peuple de l'intérieur de la Guinée, la femme coupable est conduite, les yeux bandés, dans un bois, et on lui dit qu'elle va être livrée aux " jannanines," c'est-à-dire aux esprits. Des témoins cachés de la scène poussent des cris pour lui faire croire que les jannanines irritées viennent, en effet, la chercher ; mais, cette première fois, elle en est quitte pour la peur, comme on dit ; si elle commet une seconde fois l'adultère, le " belimo," grand prêtre, accompagné de ses ministres nommés " saggonos," lui fait faire, au bruit des crécelles qu'ils agitent, trois fois le tour de la place publique, et on la mène de nouveau dans le bois aux jannanines. Seulement, ce jour-là, elle n'en revient plus ; on l'y tue et on l'y enterre.

FAIRE PONDRE LES POULES EN HIVER

La rareté des œufs en hiver, et le haut prix qu'on en obtient sur le marché, valent bien la peine que l'on se donne tout le trouble possible pour les obtenir, et en aussi grande quantité possible.

Pour cela, on prendra un petit nombre de poules parmi celles qui marqueront être les meilleures et les plus jeunes, car les vieilles, celles qui ont quatre à cinq ans, ne sont bonnes qu'à être tuées.

On les enferme dans une écurie chaude, où il y a toujours du fumier chaud à l'effet d'empêcher que les autres ne viennent prendre leur mangeaille.

On leur donnera de l'orge bouillie, chaude et à demie cuite, le sarrasin que l'on aura trempé préalablement dans de l'eau tiède, la mie de pain et l'avoine leur sont aussi très bons, ainsi que toute sortes de criblures de blé ; mais si l'on veut les échauffer davantage, on n'aura qu'à leur donner de temps en temps une légère quantité de poivre rouge mêlée à leur mangeaille, de la graine d'ortie, ou bien prendre les orties mêmes qu'on laisse sécher pour l'hiver, et les faire cuire dans l'eau. Si on en donnait souvent, cette nourriture pourrait les échauffer trop.

Il y a des personnes qui, pour bien faire pondre les poules en hiver, se contentent de leur donner du pain rôti au repas du midi, trempé dans du vin la nuit précédente : attendons pour cela que nous cultivions la vigne.

Au reste, la nourriture ne doit jamais manquer à ces poules ainsi enfermées : non plus qu'une eau nette et claire, autrement elle leur causerait la pépie : il est encore important de les tenir proprement, et de remuer souvent le foin de leurs nids, afin qu'elles ne soient pas atteintes par la vermine.

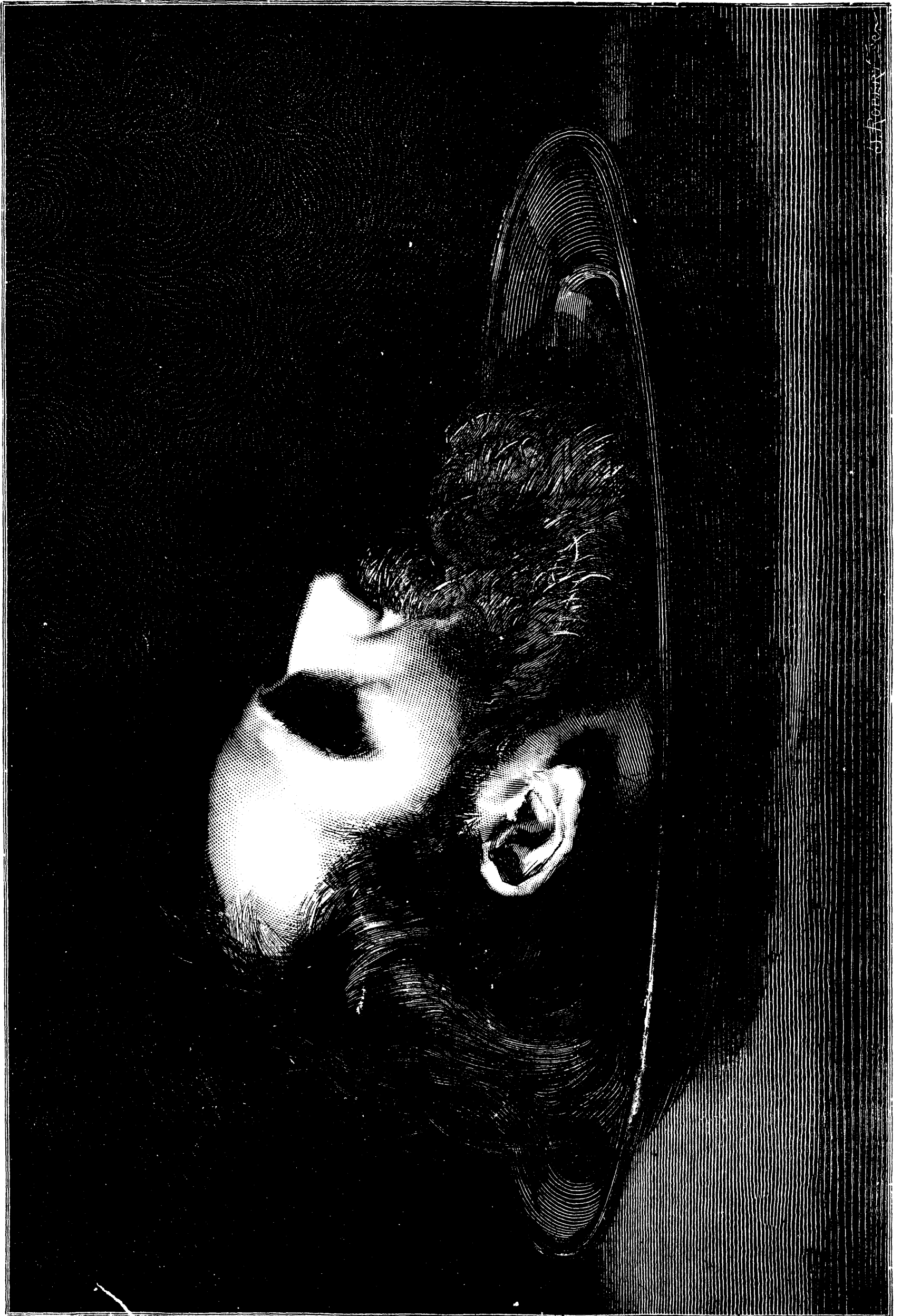
Quelques jours après que ces poules auront été enfermées, on aura le soin de remarquer celles qui feront bien leur devoir, afin de les y laisser ; au lieu qu'il en faudra séparer celles qui dépenseraient inutilement la nourriture, car ces soins exceptionnels entraîneraient à une perte.—G. des C.

PAPA PREND DU MIEUX

Mes filles disent : " Comme papa est bien mieux depuis qu'il a fait usage des Amers de Houblon." Que nous sommes contentes de voir que sa santé s'améliore après avoir si longtemps souffert d'une maladie déclarée incurable, et qu'il ait fait usage de vos Amers de Houblon.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désiraient faire venir leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.



LA TETE DE ST. JEAN-BAPTISTE

AVIS

Les abonnés qui ne collectionnent pas *L'Opinion Publique* pour la faire relier, nous obligeraient beaucoup en nous envoyant les numéros 3, 7, 8 de cette année que nous voulons bien payer.

CHOSSES ET AUTRES

Les abonnés qui désirent avoir l'index de 1879, le recevront sur demande.

Une explosion a eu lieu à l'arsenal de Valparaiso, tuant 50 personnes et en blessant un grand nombre.

Les propriétaires de l'*Univers*, de Paris, ont remis 18,000 francs aux évêques d'Irlande, pour le comité de secours.

On dit qu'une femme de haut rang a été arrêtée sous soupçon de complicité dans l'attentat du Palais d'hiver, contre la vie du Czar.

La Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa a décidé d'assister en corps à la grande démonstration nationale du 24 juin prochain à Québec.

La batterie d'artillerie de Kingston se transportera à Québec vers le 10 de mai pour remplacer la batterie B qui ira à Kingston.

On prête à la reine Victoria l'intention d'aller au printemps en Allemagne, prier sur la tombe de la princesse Alice, morte en 1878.

Le cardinal Newman s'est cassé une côte, en tombant. Il se rétablit aussi bien qu'on pourrait l'espérer à un âge aussi avancé. Le cardinal est dans sa 79e année.

L'évêque de Kilmore, comté d'Armagh, a envoyé au Pape £400, comme souscription au denier de Saint-Pierre. L'archevêque d'Armagh a envoyé £450.

On mande de Rome, le 3 février, que le lac Trasimène, près Pérouse, est entièrement gelé, pour la première fois de mémoire d'homme.

Une statistique officielle montre que les dépenses et pertes de ressources occasionnées à la France par la guerre Franco-allemande, a été de 13,939,000,000 de francs, ce qui représente approximativement trois milliards de piastres (\$3,000,000,000).

L'empereur Guillaume vient de donner au consul d'Allemagne à Québec, M. Charles Piltl, la croix de 4e classe de l'ordre de la couronne. Sous le rapport matériel, c'est aussi un magnifique joyau.

Les ouvriers qui travaillent dans le côté nord du tunnel du St. Gothard entendent le bruit des machines à percer qui fonctionnent dans le côté sud, et on dit qu'on s'attend à réunir les deux sections très prochainement.

Un fait qui donne une idée des désordres qui règnent de longue date dans l'administration russe : 3 évêques appartenant à une secte dite des vieux croyants avaient été incarcérés. Ils sont restés en prison l'un d'eux 27 ans, les deux autres 22 ans. Ils avaient paraît-il, été oubliés.

Le professeur Maskelyne annonce le succès complet qui a couronné les efforts de Ballantyne Henry, de la Société chimique de Londres, pour la production artificielle du diamant. Le procédé sera rendu public avant longtemps.

Une lettre de Saint-Petersbourg dit que les nouvelles de l'intérieur de l'empire sont navrantes. La famine et la diphtérie déciment la population. Au Caucase surtout, la famine est horrible ; les habitants se suicident, d'autres vendent leurs enfants.

Le Sénat des Etats-Unis se compose de 76 membres, dont 59 sont tous avocats en exercice. Sur les 293 députés de la Chambre, 219 sont aussi avocats. Le Président, le Vice-Président de la République, presque tout les chefs des ministères sont également avocats. Au Sénat, il y a seulement un médecin, et six à la Chambre.

Samedi, le 14 février, l'empereur Guillaume, en sortant du théâtre à Berlin, a été pris d'un étourdissement et est tombé du haut en bas d'un escalier. Dans sa chute il s'est blessé à la tête. Cet accident, dû à la cause que nous venons de signaler, inspire de vives inquiétudes à l'entourage de l'empereur.

Le gén. Mouravieff est arrivé à Tchikislar, où il prend la place du gén. Tergukasoff. Il y a 32,000 Tchèques à Gook Terpe. Il a été résolu de résister jusqu'à la mort à l'invasion russe.

Quatre huissiers, accompagné d'un grand nombre d'agents de police, ont saisi le bétail d'une ferme du comté de Waterford, Irlande, occupée par une veuve qui n'avait pu payer son loyer. Un rassemblement de cinq cents personnes a repoussé la police et repris le bétail.

Des entrepreneurs de Montréal ont reçu de Cincinnati une commande importante pour la glace du Saint-Laurent. Ils font actuellement charger deux cents wagons à la Pointe Saint-Charles. C'est la plus forte commande de ce genre que l'on ait encore reçue.

L'aveugle Tom, chez lui, en Georgie, reste toujours seul avec son piano dans un appartement qui lui est spécialement réservé ; il pratique jour et nuit comme un insensé. Il joue maintenant 7,000 morceaux et en ajoute tous les jours à son répertoire.

Les importations au port de New-York, pendant le mois de janvier, se sont élevées à \$40,800,000, le plus haut chiffre qui ait jamais été atteint en ce mois ; dans la période correspondante de 1879, elles n'étaient que de \$25,600,000. Les exportations du même port ont été pour le même mois de \$26,200,000 cette année, et de \$23,600,000 en 1879.

Il y a un an, un habitant de Newark, (New-Jersey) possédait une maison et une créance de quarante dollars. Il s'adressa à la justice pour recouvrer cette dernière. La justice ne lui a pas fait payer la créance, mais elle a, en frais, mangé la maison. Vive la justice !

Le *Travailleur* dit que le gouvernement de l'état de Wisconsin vient de rendre un tribut de reconnaissance à l'une de nos gloires canadiennes. Il a changé le nom du comté de Noo en celui de *Langlade County*. Quelques fanatiques firent une opposition acharnée à ce nom canadien, mais le bon esprit fut victorieux, et le nom de Langlade—que l'ouvrage *Les Canadiens de l'Ouest* n'a pas peu contribué à faire connaître—viva à jamais dans cet état du Wisconsin qu'il a colonisé le premier.

DEUIL

CONSIGNATION

Nous venons de recevoir par le dernier vapeur, des célèbres manufactures Londrill, Wull & Co., de Bradford, d'Angleterre, et Béchard, Diluy & Cie., de Lyon, France, pour lesquelles nous sommes agents, 38 caisses de leurs superbes tissus de deuil qui sont maintenant installées dans leur département à l'inspection du public. De plus 5 caisses de crêpes de différentes maisons européennes. Ces crêpes ont été choisies sur commande toutes spéciales remises aux agents. Rien n'égale le fini et la couleur inaltérable de ces marchandises.

Une visite est respectueusement sollicitée.

DUPUIS FRERES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

MANIES DE QUELQUES COMPOSITEURS

On a beaucoup parlé depuis quelque temps des habitudes, des manies des compositeurs en renom, de Gounod, de J. Offenbach, de Lecocq, etc. Ne serait-il pas intéressant de dire, en remontant un peu plus haut, les manies de certains compositeurs qu'aucun musicien n'a encore oubliés.

Gluck, pour échauffer son imagination et se transporter en Tauride, à Sparte ou dans l'Erèbe, avait besoin de se placer au milieu d'un pré. Là, en plein air, exposé à l'ardeur du soleil, ayant son piano devant lui et deux bouteilles de Champagne à côté, il écrivait les deux *Iphigénies*, les plaintes d'*Orphée* et l'amour téméraire de *Pâris*.

Sarti, au contraire, avait besoin d'une chambre grande, vide, obscure, éclairée d'une manière lugubre par une seule lampe suspendue au plafond ; il ne trouvait de pensées musicales qu'au milieu de la nuit et dans le plus profond silence. Il écrivit de cette manière le *Meilonte*, le rondo *Miu Sparanza*, et le plus bel air connu : la *dolce Campagna*.

Salieri, le musicien de la raison, était obligé, pour féconder son imagination, de sortir de chez lui, de parcourir les rues les plus fréquentées de la ville, en mangeant des bonbons, et d'avoir toujours à la main ses tablettes et son crayon pour noter sur le champ et saisir au vol les heureuses idées qui lui passaient par la tête.

Paër, en plaisantant avec ses amis, en parlant de mille choses diverses, en grondant ses enfants, en commandant ses domestiques, en se disputant avec sa femme et sa cuisinière, en caressant son chien et son copiste, écrivit *Camille*, *Sargines* et *Achille*.

Cimarosa aimait aussi le bruit et voulait, lorsqu'il composait, être entouré de ses amis. Il fit ainsi les *Horaces* et les *Curiaques* et le *Mariage Secret*, qui sont (malgré quelques inexactitudes d'expression), l'un le grand opéra le plus riche et le plus original, l'autre, le premier opéra-comique du Théâtre-Italien.

Sacchini ne pouvait trouver un chant s'il n'était auprès de sa belle, et si ses petits chats ne folâtraient pas autour de lui. Sa musique, gracieuse et séduisante, se ressent de cette tendre et joyeuse société.

Paësiello ne pouvait s'arracher de son lit quand il composait. Là naquirent entre deux draps *Nina*, le *Barbier de Séville*, la *Molinara* et tant d'autres chefs-d'œuvre de ce génie inimitable.

La lecture d'un passage des saints Pères ou de quelque classique latin était nécessaire à Zingarelli pour improviser et développer ensuite, en moins de quatre heures, un acte entier de *Pyrrhus* ou de *Juliette et Roméo*.

Anfossi avait un frère qui promettait beaucoup, mais qui mourut très jeune. Ce compositeur ne pouvait écrire une note qu'entouré de chapons rôtis, de saucisses fumantes, de jambons et d'étuvées.

Haydn, comme Newton, solitaire et recueilli, voyageait dans les cieus, sans abandonner sa chaise, avec l'anneau de Frédéric au doigt, comme si c'eût été celui d'Angélique qui, en faisant tout voir, rendait invisible la personne qui le portait. Sans avoir besoin d'autre excitation, son imagination le transportait au milieu des anges et lui faisait découvrir les sources de la divine harmonie. Quand il retournait dans le monde réel, le temps qu'il dérobait à l'étude était partagé entre la chasse, la Bosselli et ses amis. Cette vie monotone, mais douce, dura pendant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du prince Nicolas, son vieux maître.

Mlle Jeanne a quatre ans. Sa grande sœur, en l'emmenant à la messe, lui a recommandé de faire sa prière. Aussitôt entré dans l'église, elle s'agenouilla tranquillement, puis commença à faire le signe de croix en disant : "Au nom du Père..." mais, tout à coup, elle se trouble, s'agite, réfléchit ; enfin, lasse de chercher, elle se met à crier bien haut, en se tournant vers sa sœur : — Marie ! Marie ! dis-moi où est le Fils, j'ai perdu le Fils !"

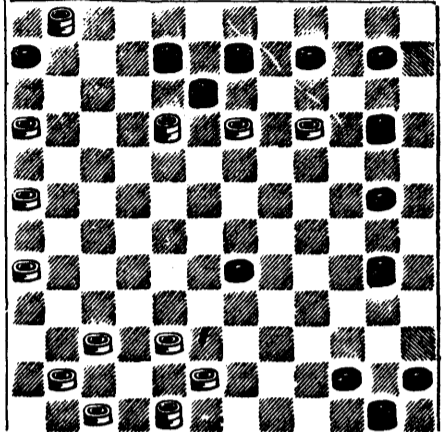
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOUKANGAU, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions j stes du Problème No. 203  
Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Sautier, L. Sayer.  
Saint-Hyacinthe:—MM. F. Ocharbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.  
Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.  
North Brookfield : P. D. Létourneau.

PROBLEME No. 203  
Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass.



BLANCS.  
Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 203

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
26 à 20	7 à 4
69 62	31 9
17 50	4 69
53 47	41 2:
54 13	30 6
32 36	42 29
37 4	65 54
61 56	49 62
67 61 et gagnent.	

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 27 février 1880.

	FARINE	\$ C.	\$ C.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs		2 05	2 15
Farine d'avoine		1 80	2 00
Farine de blé d'Inde		1 60	1 90
Sarrasin		1 60	1 85
GRAINS			
Blé par minot		0 00	0 00
Pois do		0 80	0 90
Orge do		0 00	0 00
Avoine par 40 lbs		0 40	0 45
Sarrasin par minot		0 50	0 55
Mil do		1 00	1 05
Lia do		1 50	1 60
Blé-d'Inde do		0 00	0 80
LAITERIE			
Beurre frais à la livre		0 25	0 30
Beurre salé do		0 15	0 24
Fromage à la livre		0 14	0 16
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple		2 00	2 50
Dindes (jeunes) do		1 30	1 50
Oies au couple		1 00	1 50
Canards au couple		0 50	0 60
Poules do		0 50	0 60
Poulets do		0 08	0 00
LÉGUMES			
Pommes au baril		1 50	2 00
Patates au sac		0 50	0 55
Fèves par minot		1 10	1 12
Oignons par trease		0 04	0 08
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple		0 40	0 50
do noirs par couple		0 00	0 60
Pieniers par douzaine		0 00	0 00
Bécasses au couple		0 40	0 00
Pigeons domestiques au couple		0 20	0 25
Pardrix au couple		0 60	0 75
Tourtes à a douzaine		0 00	0 00
VIANDES			
Bœuf à la livre		0 05	0 10
Lard do		0 09	0 10
Mouton do		0 08	0 10
Agneau do		0 10	0 12
Lard frais par 100 livres		6 50	7 00
Bœuf par 100 livres		5 50	6 00
Lièvres		0 20	0 25
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre		0 08	0 10
Sirop d'érable au gallon		0 80	0 90
Miel à la livre		0 08	0 10
Œufs frais à la douzaine		9 13	0 15
Haddock à la livre		0 05	0 06
Saindoux par livre		0 08	0 10
Peaux à la livre		0 00	0 05
Marché aux Bestiaux			
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs		\$ 33 00	4 00
Bœuf, 2me qualité		2 75	3 75
Vaches à lait		15 00	25 00
Vaches extra		25 00	40 00
Vaches, 1re qualité		4 00	5 00
Vaches, 2me qualité		2 00	3 00
Vaches, 3me qualité		1 00	2 00
Moutons, 1re qualité		5 00	6 00
Moutons, 2me qualité		4 00	5 00
Agneaux, 1re qualité		2 75	3 00
Agneaux, 2me qualité		2 00	2 50
Cochons, 1re qualité		5 50	6 00
Cochons, 2me qualité		4 50	5 00
Foin, 1re qualité, par 100 boites			
Foin, 2e qualité		\$ 7 00	8 00
Paille, 1re qualité		5 00	6 00
Paille, 2me qualité		3 00	4 00

LES ÉCHECS

MONTREAL, 4 mars 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 200 : MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; H. Lupien, Z. Delaunais, Québec; Un ami des Échecs, Ottawa; L. O. P., Sherbrooke; M. Toupin, S. Lafrenais, Montréal.

N. P., Sorel.—Au lieu de C prend F, pourquoi pas P 5e R ?

Nos remerciements aux messieurs dont les noms suivent pour l'envoi de contributions, etc. : J. Faysse, père, Beauvoisin, France; C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe; J. W. Shaw, Montréal, et Z. Delaunais, Québec.

Un match doit avoir lieu prochainement entre MM. Eugène Delmar et A. G. Sellmann.

M. C. A. Gilberg, New-York, trésorier du Congrès d'Amérique, célèbre problémiste, a été nommé juge du concours du Canadian Spectator.

M. Grundy est en ce moment à Toronto; où il a joué simultanément plusieurs parties; deux membres seuls du T. C. C. ont réussi à vaincre le redoutable joueur.

TOURNOI DE 2e CLASSE DU CONGRÈS D'ÉCHECS DE NEW YORK.—1er Prix, \$100. N. Gedalia; 2e prix, \$60 et 3e prix \$30. D. Graham Baird et A. Ettlinger ex æquo; 4e prix, \$20. J. W. Baird et M. Tompkins, ex æquo.

Les sept parties du célèbre match entre MM. Steinitz et Blackburne, en 1876, ont été réunies avec de nombreux et savants commentaires de M. Steinitz, dans une petite brochure de 56 pages. Les amateurs désireux d'en posséder une copie devront s'adresser à M. Numa Preti, 72-74, rue Saint-Sauveur, Paris, France.

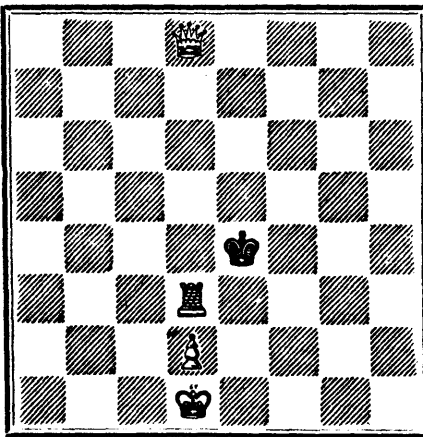
Madame G. W. Gilbert, Harford, mademoiselle Fessler, Vienne, madame Down et ses deux filles, Londres, occupent le premier rang parmi les dames qui cultivent le jeu des échecs. Mademoiselle Ella Blake, Newberry, C.S., a dernièrement lancé un défi à madame Gilbert, pour un match par correspondance.

Quelques journaux prennent la défense de M. Grundy; nous souhaitons que la vérité soit connue; les accusations portées contre ce monsieur doivent être prouvées sans délai. La culpabilité de M. Grundy étant établie clairement, il mérite bien sa punition, mais on devra généralement lui rendre sa réputation d'honnête joueur, si les preuves sont faibles ou font défaut.

Une partie d'échecs des plus curieuses a été jouée à Prague, il y a quelque temps. Quatre jeunes officiers représentèrent sur une table de billard, au moyen de la craie, les soixante-quatre cases de l'échiquier, et remplacèrent les pièces d'échecs par des bouteilles de vin. Une bouteille de vin de Champagne était le roi, une bouteille de vin de Bordeaux, la dame, etc. Une des règles de ce nouveau jeu portait que le joueur qui faisait un mouvement, devait boire la bouteille de vin touchée. La partie n'a pas eu un grand succès, car, dit le journal autrichien auquel nous empruntons la nouvelle, au douzième coup les quatre joueurs avaient roulé sous la table.

PROBLÈME No. 203.

Composé par M. LAMOUREUX, Paris (France). NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

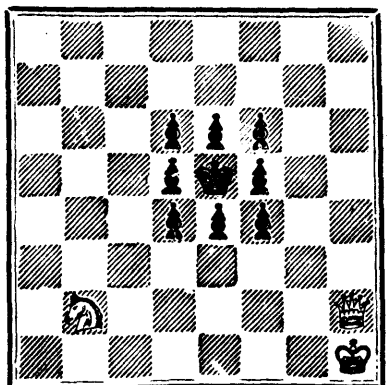
Solution du problème No. 200.

Blancs. Noirs. 1 P 3e F R, éch. d6c. 1 R 4e R 2 D 5e F, échec 2 R 5e F R 3 P 3e R, mat.

PROBLÈME No. 204.

(Extrait du Chess Gems.)

Composé par M. JOSEPH WALNRIGHT. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 4 coups.

115e PARTIE

J'appelle votre attention sur cette partie qui est une des parties les plus brillantes que l'on possède; elle est peu longue, mais elle est marquée du sceau du génie, et a été jouée il y a quelque temps par une dame. C'est un préjugé assez répandu parmi ceux qui ne sont pas joueurs d'échecs, que le beau sexe, quelles qu'aient ses autres qualités, ne peut exceller aux échecs. Le contraire est réellement vrai.—HERR J. J. LOWENTHAL.

Gambit du Cavalier du Roi.

Table of chess moves for the King's Knight Gambit, listing moves for White and Black.

NOTES.

- (a) Menaçant de F pr C et ensuite C pr P D (b) Très ingénieux, origine d'une combinaison de premier échec. (c) Si 13 C 1er F D, les Blancs matent en 2 coups. (d) Très beau et digne d'un joueur de première classe. (e) F pr T amenait un mat en 2 coups.

APPLICATION sera faite à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour un Acte incorporant une compagnie de placements, sous le nom de The Montreal Investment Trust. Montréal, 20 janvier 1880.

CANADA, Prov. de Québec, District de Montréal. Cour Supérieure

Dame Marie Desautels, de la Cité et du district de Montréal, épouse commune en bien de Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu et faisant ci-devant affaire sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Demanderesse, Vs. le dit Joseph G. Lamontagne, commerçant, du même lieu, et faisant ci-devant affaire comme tel sous la raison commerciale de J. W. Lamontagne, Défendeur. Une action en séparation de bien a été instituée en cette cause le vingt-cinquième jour de février 1880. Montréal, 25 février 1880.

L. FORGET, Avocat de la Demanderesse.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7 Rue Beury, Montréal.



Chemin de Fer du Pacifique

Des soumissions pour une seconde section de 100 milles, à l'Ouest de la Rivière Rouge, seront reçues par le sous-secrétaire jusqu'à LUNDI, le 20 mars prochain. La section s'étendra depuis l'extrémité du 48ème contrat—pris de la limite Ouest de Manitoba—jusqu'à un point du côté Ouest de la vallée de la rivière à la Queue d'Oiseau. Les soumissions doivent être faites sur des formules imprimées que l'on peut se procurer avec toutes autres informations aux bureaux de l'ingénieur du chemin de fer du Pacifique, à Ottawa et à Winnipeg, le et après le PREMIER jour de MARS prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et Canaux. Ottawa, 11 février 1880.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année : 20 locomotives.

- 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charrettes pour le déblayage de la voie. 2 charrettes à neige. 2 charrettes en saillie. 50 wagons d'équipe. Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails. Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

1e Dragées anti-goutteuses et anti-rhumatismales du Dr Thomson. 2e Pilules préventives de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 3e Liqueurs curative de la goutte et des rhumatismes du Dr Laville. 4e Pilules de Salicylate de Soude pour les rhumatismes aigus et chroniques. 5e Elixir de Salicylate de Lithine contre la goutte, la gravelle, les rhumatismes. Le pauvre malade n'aura donc que l'embaras du choix, car tous ces remèdes sont d'une égale efficacité, ils ne varient que sous le rapport de la forme de dragées, pilules, liqueur ou élixir. En vente chez les agents à Montréal.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NAS-SAU, Nassau, N.Y.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vos lettres nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & CO., Marshall, Mich.

Longpré & David AVOCATS No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension : \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes écuries et remises. P. RIVARD, gérant.

PORTRAITS DE

Pie IX et de Léon XIII

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

VERITÉS

AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage.)

CONTENANT DU HOUBON, DU BUCHU, DE LA MANDRAGORE ET DU PISSENLIT,

Et possédant des qualités plus pures et plus curatives que tous les autres Amers.

ILS GUERISSENT

Tous les maux d'Estomac, Intestin, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et Ivrognerie.

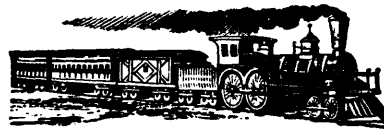
\$1,000 EN OR

seront payés pour tous cas qu'ils n'auront pas guéri, ou pour tout ce qui sera trouvé d'impur ou de nuisible en eux.

Demandez les Amers de Houblon et le livre de recettes à votre pharmacien, et essayez les Amers avant de vous coucher. N'en prenez pas d'autres.

Le Remède de Houblon contre la toux et les autres maladies est le meilleur marché, le plus sûr et le meilleur. — A vendre chez les Pharmaciens ci-dessous :

LYMAN, FILS & Cie., Montréal. H. S. EVANS & Cie., H. HASWELL & Cie.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelega comme suit :

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. line, listing train types and departure times.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers. Bureau-Général : No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets. Bureaux : 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal, 22 janvier, 1880.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

AVIS !

The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix : Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)